

Cⁱ CHALLAN-BELVAL
Colonel LESAGE



**trois grands
écuyers** du manège
de saumur

**trois
grands
écuyers**

trois
grands
écuyers

du manège
de Saumur

LE GÉNÉRAL

WATTEL

LE GÉNÉRAL

DECARPENTRY

par le C^e CHALLAN BELVAL

LE COLONEL

DANLOUX

par le Colonel LESAGE

Les causeries suivantes ont été prononcées en vue d'évoquer, auprès des générations montantes, le souvenir de trois grands disparus qui ont particulièrement illustré le Manège de SAUMUR entre les deux guerres mondiales. Les souvenirs qui vont suivre ont été recueillis par le Colonel CHALLAN-BELVAL qui évoque la mémoire du Général WATTEL, alors que celui-ci était Lieutenant-Colonel, Ecuyer en Chef à Saumur, l'auteur étant son adjoint, et celle du Général DECARPEN-TRY, ancien Ecuyer, qui, à la même époque commandait en second l'École de Cavalerie ; par le Colonel LESAGE sur le Colonel DANLOUX, Ecuyer en Chef, sous les ordres duquel il servait alors.

*LE GÉNÉRAL
WATTEL*

LE GÉNÉRAL WATTEL,
ALORS ECUYER EN CHEF,
MONTANT « *Rempart* »,
AU PASSAGE.



LE GENERAL WATTEL

*PAR LE COLONEL
CHALLAN BELVAL*

NÉ en 1878, le jeune WATTEL prépara Saint-Cyr à la Rue des Postes, y fut reçu en 1897 et, dès 1904, il était affecté au Cadre du Manège de SAUMUR.

Le Général LAFONT, qui fut son ami intime et son camarade au Cadre où il fut lui-même affecté en Octobre 1904, écrit dans ses souvenirs : « Il était très jeune, alors que les Sous-Instructeurs d'Equitation étaient choisis parmi des Lieutenants ayant déjà une certaine ancienneté. Cette nomination avait été motivée par les exceptionnelles dispositions dont il avait fait preuve ».

C'était un cavalier complet, dans toute la force du terme, aussi à l'aise à l'extérieur à travers pays que sur les champs de courses ou les terrains de polo.

Dès son affectation au Manège, alors dirigé par le Commandant de MONTJOU, ses dons remarquables le mirent en vedette et le désignèrent dès lors, dans l'esprit de ses camarades, comme un futur Ecuyer en Chef.

« A cette époque, raconte le Général LAFONT, comme j'habitais tout près du mess et que nous étions célibataires tous les deux, WATTEL venait tous les soirs passer un bon moment avec moi, et là, nous parlions sérieusement d'Equitation, alors que nous n'y entendions, ni l'un ni l'autre, pas grand chose, nous soumettant mutuellement les difficultés que nous éprouvions dans nos dressages.

Plus tard, DECARPENTRY vint se joindre à nous. Il nous apprit beaucoup, en Equitation, spécialement. »

Ici se place un souvenir de jeunesse.

Sortant de Saint-Cyr en Juillet 1906, j'arrivais à SAUMUR en Octobre, pour suivre mon cours de Sous-Lieutenant, alors que, en cette même année 1906-1907, le Lieutenant WATTEL était désigné pour le cours des Lieutenants d'Instruction, dont il devait sortir Major.

Mon Ecuyer était le Capitaine LAFONT qui, très sagement, nous répétait chaque jour, dans son langage imagé, que « bien monter à cheval », ce n'était pas apprendre à son cheval à dire PAPA et MAMAN en trois langues, mais lui apprendre à faire bien, des choses simples.

« Ainsi, ajoutait-il, regardez faire le Lieutenant WATTEL, avec le cheval que lui a confié le Lieutenant BOSSUT : *Lavandier II* ».

Ce cheval avait, en effet, une histoire.

Excellent cheval d'Auteuil, où il avait autrefois gagné de bonnes courses, il était devenu rogue et se refusait totalement, qu'il fut en tête ou en queue du peloton, à finir une course, s'arrêtant au besoin à quelques mètres du poteau.

Cédé pour ce motif, à bon compte au Lieutenant BOSSUT, champion des gentlemen, à cette époque, celui-ci, qui faisait son cours d'instruction avec WATTEL, lui avait confié le cheval avec mission de redresser sa volonté et de lui redonner le goût de l'obéissance et de la lutte.

Le Capitaine LAFONT nous faisait alors remarquer que le Lieutenant WATTEL, tous les jours, sur le Chardonnet, quelque temps qu'il fit, montait son cheval, aussi bien isolément qu'au milieu des autres, et le faisait simplement marcher, arrêter, repartir en avant, tourner à droite ou à gauche, allonger et ralentir, au pas et au trot.

En plus de ce travail, raconte le Général LAFONT, tous les jours, matin et après-midi, WATTEL faisait sauter *Lavandier* à la longe, au trot, vingt fois à chaque main, ne permettant le galop que dans les deux dernières foulées, l'arrêtant même, à 5 mètres de la barre, pour la lui faire sauter presque sans élan. Et cela quelque temps qu'il fit, dans la boue ou dans la poussière.

Le résultat de ce travail si simple, fut sensationnel. Au printemps suivant, WATTEL engagea le cheval à

Bordeaux où, sur l'hippodrome suburbain de Talence, il lui fit faire une très bonne course de rentrée au cours de laquelle le cheval se montra parfaitement droit et docile.

Renvoyé à son propriétaire, le Lieutenant BOSSUT, et monté par celui-ci, avec une surcharge de 4 livres, *Lavandier* gagna une bonne course à Auteuil et, quelques jours après, il se classait troisième, monté par un jockey dans la Grande Course de Haies.

Le cheval étant très connu des turfistes, la réputation de WATTEL se répandit rapidement dans le monde des courses, bien au-delà de l'Ecole.

Mais aussi, cette réussite, citée à juste titre en exemple par le Capitaine LAFONT aux Sous-Lieutenants, dont j'étais, nous avait tous beaucoup frappés.

De cette époque, date, en ce qui me concerne, la conviction de l'importance et de la nécessité d'un dressage initial élémentaire soigné et de sa simplicité.

Et cela, quelle que soit la destination du cheval que l'on a eu en dressage.

Je n'ai jamais changé d'avis, depuis. Au contraire...

LA RECONSTITUTION DU MANÈGE DE SAUMUR

Je ne revis le Lieutenant WATTEL qu'en 1919. Il était Chef d'Escadrons. Ayant terminé la guerre dans les chars d'assaut, il venait d'être réintégré dans son Arme et, lorsqu'il fallut reconstituer de toutes pièces le Manège de SAUMUR, c'est à lui qu'on fit appel.

Nommé Ecuyer en Chef, il arrivait à l'Ecole au printemps de 1919.

Il y trouvait le néant : tout était à refaire.

Les Ecuyers, dont plusieurs étaient tombés au champ d'honneur, avaient disparu. Plus de Sous-Maitres, ni de Cavaliers de Manège. Pas un cheval dans les écuries.

Pire que le néant : la gale partout... Souvenirs des Américains qui avaient occupé l'Ecole en 1918 et en avaient fait un dépôt de chevaux.

Très forts sur le matériel, nos Alliés d'alors l'étaient moins sur les notions élémentaires de l'entretien des chevaux en campagne.

C'est alors que le Commandant WATTEL fit preuve de qualités d'organisateur hors de pair.

L'objectif, court et précis qui lui fut assigné, était ainsi conçu :

« Reconstituer le Service du Manège qui devra être prêt à fonctionner dès la reprise des Cours à l'Ecole, prévue pour le milieu d'Octobre, avec 250 à 300 élèves, au moins, de toutes catégories, français et étrangers, ayant tous fait la guerre, et dans toutes les Armes. »

L'ordre et la méthode avec lesquels cette reconstruction fut menée à bien, sans heurts, sans éclats, ni mouvements d'humeur, mais avec une fermeté et un sens de l'organisation remarquables, aboutit à une réussite complète.

A ce point, que les non initiés, à qui cette réussite parut toute simple et facile, n'ont jamais soupçonné le travail et l'effort qu'elle avait demandé à l'Ecuyer en Chef.

Seul, sans adjoint administratif, à peine un Secrétaire, il devait tout prévoir, préparer et mettre sur pied lui-même.

Aidé seulement par un ancien Maréchal des Logis Chef du Service des Cavaliers de Manège, connaissant heureusement à fond l'Ecole, et d'un dévouement sans limites, il se mit à l'œuvre.

Il chercha d'abord à recruter du personnel et à extirper la gale des Ecuries.

Préparant en même temps l'avenir, le Commandant WATTEL assura personnellement la remonte de l'Ecole en jeunes chevaux (les vieux viendront plus tard de Régiments dissous).

Faisant lui-même la tournée des dépôts de remonte à travers la France, il ne laisse à personne le soin de choisir les meilleurs sujets et de les diriger sur l'Ecole.

Infatigable et levé dès l'aube, il trouve encore le temps de travailler ses chevaux personnels qu'il monte tous les jours, sentant bien qu'il serait promptement talonné par l'autorité supérieure pour reprendre la tradition des Reprises publiques.

Prêchant ainsi d'exemple, il pouvait exiger, et il ne s'en priva pas, de tous ceux, Officiers, Cadres et Troupe, qui peu à peu et au compte-gouttes arrivaient à l'Ecole à sa disposition, un effort ardu et souvent ingrat, pour lequel il n'admettait aucun relâchement, et que son coup d'œil

infaillible et omniprésent contrôlait efficacement sans paroles abusives.

Voici un petit exemple de sa manière de faire :

Ayant fait partie de la première fournée d'encadrement, j'arrivai un après-midi de Juin 1919, à l'École, et me présentai à l'Ecuyer en Chef qui ne me connaissait pas, et que, moi-même je n'avais pas revu depuis l'époque où j'étais Sous-Lieutenant à SAUMUR.

Après que j'eus décliné mes nom, prénoms et qualités, il me dit sans préambule : « Bien... Vous prenez votre service à partir de demain matin. Votre piquet de manège comporte tel et tel cheval, avec, comme cavalier de manège, X...

Vous êtes chargé de 11 jeunes chevaux arrivant des dépôts de remonte. Leur nombre ira tous les jours en augmentant jusqu'au mois d'Octobre, et dépassera sans doute la centaine à cette date. Ils n'ont jamais eu une selle sur le dos.

Vous devez leur donner un travail suffisant pour éviter les accidents et les maintenir en état. Les habituer à porter la selle et le poids du cavalier.

Vous disposez pour cela de 6 ou 7 Sous-Officiers sans grande expérience, dont plusieurs seront prochainement démobilisés, et un lot restreint de cavaliers de remonte (à ne pas confondre avec les cavaliers de manège). Le Manège LASSALLE vous est attribué et la journée est de 24 heures.

Vous avez bien compris ? » Et, sur ma réponse affirmative, il ajouta : « Merci » et passa au suivant.

Faut-il ajouter que l'été fut particulièrement chaud cette année-là et que personne n'engraissa.

Aussi, lorsqu'on connut au début d'Octobre la date d'arrivée des Elèves, entendit-on partout cette exclamation que je n'ai jamais entendue depuis : Enfin, les cours vont commencer. Quelle joie ! on va pouvoir respirer...

Très vite, à ce rythme, il apparut que le Service du Manège, renouant avec ses traditions du passé tout en les adaptant à l'évolution des idées et du sport équestre, assurait son travail dans l'ordre et la discipline, en complète unité de vues avec l'Ecuyer en Chef dont la personnalité et le talent marquaient profondément les Officiers stagiaires, français et étrangers.

Conscient du rayonnement de la qualité des Instructeurs sur la formation morale des Elèves, le Commandant WATTEL, au cours de ces premières années d'après-guerre, s'attacha au recrutement des jeunes écuyers, dont il voulait qu'ils s'imposassent autant par leurs qualités d'intelligence et de caractère que par leur capacité équestre.

Nombreux furent les Majors de Promotion qui passèrent à cette époque quelques années sous la tenue noire, et devinrent ensuite de brillants généraux : ARLABOSSE, de VERNÉJOULS, du BREUIL, NOIRET, RÉTHORÉ, LE MAGNE, SIMON, et j'en oublie.

Il n'en est aucun qui n'ait conservé de ces années de SAUMUR le souvenir de la personnalité extraordinaire de l'Ecuyer en Chef et de l'atmosphère de confiante camaraderie qui régnait dans tout le Manège.

L'ECUYER

Sa position à cheval était d'une correction exemplaire. Elle se caractérisait par une assiette impeccable, une fixité absolue en selle, une très grande puissance de jambes et une main dont le pouce, immuablement fermé sur les rênes — seule chose, disait-il, mais capitale, apprise à Saint-Cyr — assurait la position des poignets, en laissant aux doigts une totale liberté d'action.

D'une discrétion d'aides exemplaire, il était, dans la sobriété de son élégance, la majesté à cheval.

Ses chevaux

L'Ecuyer en Chef avait averti ses Ecuyers :
« Comme Ecuyer en Chef, je veux avoir les plus beaux chevaux du Manège.

En conséquence, un cheval n'est définitivement affecté à un Ecuyer qu'après ma décision ». D'où résultèrent parfois quelques grincements de dents, vite apaisés d'ailleurs.

Il en essaya personnellement un grand nombre, et garda quelque temps les meilleurs avant d'arrêter définitivement

son choix sur les quatre dont il ne s'est plus séparé et dont il sera question plus loin.

Montant tous les jours, lui-même, ceux qu'il avait momentanément choisis, il les travaillait dans le calme, et tous, qu'ils fussent de manège, de carrière ou de polo, donnaient en permanence, cette impression d'impulsion, d'aisance et de facilité dans l'obéissance qui est la marque d'un dressage achevé.

Que ce fut dehors ou au Manège, leur travail était l'expression même de la légèreté qui souligne à la fois le sommet du dressage et le talent du cavalier. Comme je l'ai dit déjà, il les montait tous les jours quelque effort que cela put lui imposer en certaines périodes particulièrement chargées du Service de l'Ecole.

Ainsi il prêchait d'exemple, et il n'était pas rare, lorsque entraient au Manège la première reprise d'Elèves à 6 h 30 ou 7 heures, d'en voir sortir l'Ecuyer en Chef sur l'un de ses quatre chevaux.

Il ne laissait à personne le soin de les monter. En cas d'absence, ils étaient promenés en filet par un Sous-Maître avec une consigne précise.

S'accordant 1 h 30 pour déjeuner, il me confia un jour qu'il avait des déboires du côté de sa cuisinière ! Le déjeuner était toujours en retard et, parfois, il partait pour l'Ecole avant d'avoir terminé son repas.

C'était sa façon de vexer et stimuler ainsi sa cuisinière, disait-il.

Et maintenant, quelques mots sur ses chevaux préférés.

AFRICAN-BAY - Cheval de Polo. Petit athlète de pur-sang, trop petit pour faire un cheval de reprise, bien qu'il en eût, disait WATTEL, toutes les qualités. Son dressage était remarquable. Au polo, il participait au jeu autant, sinon plus que son cavalier, donnant au spectateur l'impression d'une absolue liberté.

OSTIGO - Cheval de Carrière. Anglo-Arabe généreux et doué pour le saut. Aurait pu faire un cheval de compétition internationale. Et aussi, disait l'Ecuyer en Chef, un très bon cheval de Manège. Les bons chevaux sont bons partout ajoutait-il.

REMPART - Anglo-Arabe important, harmonieux dans son ensemble, se caractérisait par sa générosité naturelle, sa souplesse et élasticité, le brio et l'extension de ses allures.

Son dressage put être poussé très loin sans que jamais sa vaillance et son impulsion manifestassent la moindre lassitude. Il y avait entre lui et son cavalier une communion totale.

Il faut l'avoir vu, en tête de la Reprise des Ecuyers, concentrant sur lui tous les regards des spectateurs et semblant, dans son impulsion généreuse, se complaire à donner à ses allures un brillant et une légèreté extraordinaires. Il réalisait bien, ainsi, l'idéal préconisé par le Général L'HOTTE : « le cheval allant et se maniant comme de lui-même ».

Le piaffer de *Rempart* était particulièrement remarquable.

Je garderai toujours le souvenir du spectacle auquel j'ai un jour assisté.

Quelque temps avant le Carrousel, j'entrais un matin dans la carrière où il devait avoir lieu, et j'y trouvais WATTEL sur *Rempart*, dont il travaillait le piaffer.

Je me retirai dans un coin de la carrière et me contentai de regarder le tableau que j'avais sous les yeux :

Rempart, exécutant non pas un trot, mais un passage sur place, d'une élévation et une aisance extraordinaires, rebondissant comme une balle élastique avec, sur son dos, WATTEL, d'une immobilité absolue, dans la descente de main complète, et ne semblant pas exister tant la liberté du cheval était totale.

Au bout de quelques instants, il ouvrit légèrement les doigts, et *Rempart*, allongeant l'encolure, se porta aussitôt en avant, de son grand pas allongé, pour se rassembler à nouveau quelques pas plus loin et se remettre au même piaffer brillant, qui ne semblait jamais devoir s'arrêter, tellement l'aisance et la liberté du cheval étaient complètes.

Il se termina cependant sur une nouvelle ouverture des doigts, et WATTEL, après avoir roulé une cigarette, sortit sans un mot de la carrière.

C'est ce cheval qui permit au Colonel WATTEL de déployer aux yeux du grand public toute la virtuosité de son talent.

Dans sa modestie, il disait simplement, aux dernières années de sa vie : « J'ai eu la chance de rencontrer *Rempart* ».

CLOUGH-BANK - Si le Colonel WATTEL dut à *Rempart* sa réputation auprès du public, c'est à *Clough-Bank* qu'il doit l'admiration sans réserve des initiés.

Cheval de pur-sang, très important, avec une encolure haut greffée et une arrière-main puissante, mais plutôt creux dans son dessus, en dépit d'un rein large et musclé, il était, comme caractère, aux antipodes de *Rempart*. Aussi mauvais cœur et paresseux, que *Rempart* était généreux et vibrant.

Il a, lui aussi, son histoire.

Réservé de longue date, comme cheval de reprise par l'Ecuyer en Chef, qui le faisait promener par un Sous-Maitre avant d'entreprendre son dressage, le cheval était présenté en liberté, au Manège, aux hautes personnalités qui visitaient l'Ecole.

Tout le monde connaissait sa destination.

Quand il eut 5 ans, le Colonel WATTEL entreprit son dressage. Et voici qu'un jour, au bout de quelques mois, comme je promenais mon cheval sur le Chardonnet, il vint me rejoindre, et après un moment de silence — que je respectai — à mes côtés, il me dit : « Voyez-vous, ce cheval ; eh bien, je me suis trompé ».

Et après un autre temps de silence, il reprit : « Et ce qui est grave, c'est que, maintenant, je ne peux plus l'abandonner ».

Il considérait, en effet, que son prestige et son autorité étaient en jeu.

Il persévéra donc, mais il fallut toutes les ressources de son talent, de sa volonté et de son énergie pour mener à bien ce dressage et lui faire atteindre le haut point de perfection auquel il est parvenu.

Il justifiait aussi l'appréciation du Général DECARPENTRY qui voyait en lui l'artiste le plus prestigieux depuis le début du siècle ; le Colonel WATTEL fut vraiment, dans le monde équestre de cette époque, l'incarnation vivante du Manège de SAUMUR.

Mais, dans sa retraite, il disait un jour au Colonel MARGOT : « ce cheval a avancé ma vieillesse ».

Quelques anecdotes encore sur ce cheval.

Un jour de Carrousel, en 1923, l'Ecuyer en Chef le monta en tête de la reprise des Ecuyers. C'était la première fois en séance publique, et après le Salut d'entrée, lorsqu'il arriva devant la tribune d'honneur, *Clough-Bank*, manifestant par ses oreilles plaquées en arrière sa mauvaise volonté, fit un brusque tête à queue d'une extrême violence, qui le porta du côté opposé à ce qui était prévu pour le doubler en sens inverse traditionnel.

Je suivais immédiatement l'Ecuyer en Chef, et ayant heureusement compris ce qui se passait, je tournai alors moi-même du côté opposé à celui qui était prévu pour moi, et tout le monde enchaîna.

Clough-Bank, repris en main, fut ramené par une demi-volte au point fixé pour le mouvement suivant. J'en fis autant et la reprise, reformée, se déroula sans nouvel incident. Personne ne s'en douta dans la tribune, mais nous avions eu chaud !

Quelque 10 ou 12 ans plus tard — le Général WATTEL ayant quitté l'Ecole en 1930 —, le Lieutenant MARGOT, alors jeune Sous-Ecuyer, se vit affecter *Clough-Bank* comme cheval de reprise.

Celui-ci, monté précédemment par un Ecuyer quelque peu flegmatique, à qui il suffisait d'être à sa place, avait vite fait de retourner à sa paresse naturelle.

Monté avant la reprise, en vue de le détendre et de s'accorder avec lui, par un nouveau cavalier, avec toute la précaution d'un jeune Sous-Ecuyer qui monte un cheval célèbre, *Clough-Bank* en conclut qu'il n'y avait pas lieu de changer son comportement, et se montra insensible aux attentions délicates dont il était l'objet.

C'est alors que le Lieutenant MARGOT, vexé d'une telle attitude, se trouva rapidement à bout de patience, et le fit énergiquement sentir à son cheval.

Celui-ci comprit très vite et, sortant de sa torpeur, fit sous son nouveau maître une reprise brillante et remarquable. A tel point que l'Ecuyer en Chef, alors le Colonel LESAGE, appela son jeune Sous-Ecuyer et lui tint ce langage : « Vous avez très bien monté *Clough-Bank*, mais, pour ce motif, vous ne le monterez plus désormais. Car un tel cheval, redevenu lui-même, ne peut être qu'en tête de reprise, et votre ancienneté vous impose d'être en queue ».

L'INSTRUCTEUR

La valeur du Général WATTEL comme instructeur a été contestée. A tort à mon avis.

Sans doute ne peut-il être comparé, à cet égard, au Général DECARPENTRY ou au Colonel DANLOUX.

Mais il y avait néanmoins beaucoup à apprendre avec lui, bien qu'il ne fut pas prolix. D'abord à le regarder travailler ses chevaux, dont l'impulsion éclatait en permanence à tous les yeux.

Et aussi à écouter ses boutades, dont il fallait interpréter le sens, comme celui des paraboles de l'Évangile.

Quelques-unes sont célèbres : Comment mettre un cheval au passage ? lui demanda un jour un importun. « Il faut se lever de bonne heure !... » fut la réponse ; comment demander le changement de pied ? disait un autre, « J'y pense et cela suffit ! ».

J'ai eu, disait-il, deux Ecuyers en Chef : l'un, MONTJOU, qui ne disait rien ; l'autre, BLACQUE-BELAIR, qui parlait beaucoup. Je crois que c'est le premier qui avait raison.

Un certain scepticisme le faisait douter de la valeur des conseils fréquents, trop souvent verbeux, et, disait-il, aussitôt oubliés.

Une seule chose est importante : le travail personnel y compris la réflexion. Et il prêchait d'exemple.

« Poussez et travaillez », répétait-il, résumant ainsi toute l'Équitation. Ajoutant parfois : « Lisez et réfléchissez ».

Parlant un jour de certains écuyers d'autrefois, affectés au Manège, arrivant précédés d'une brillante réputation « parce que, disait-il, ils avaient eu un bon cheval ». Eh bien, ici, ils faisaient comme tout le monde : ils pataugeaient. Et puis, ils travaillaient, et un beau jour, ils réussissaient et sortaient un cheval.

Il arriva qu'un jour, ayant en dressage un cheval de pur-sang doué de belles allures, mais au dos long et creux, j'essayais en vain depuis plusieurs semaines de le mettre au passage. Je m'en ouvris à l'Écuyer en Chef qui me répondit : « J'ai vu des chevaux que l'on a jamais pu faire changer de pied au galop. Je n'en ai jamais vu que l'on n'ait pas pu mettre au passage ».

Le conseil se limita là, et je compris que le moment n'était pas encore venu.

Effectivement, quelque temps après, le cheval commença à se cadencer. Et le Colonel WATTEL me voyant le travailler, le regarda et me dit simplement : « Eh bien ! il y est, au passage ! Vous voyez bien ! ».

Par contre, s'il était sobre de paroles avec les Ecuyers, il leur recommandait, au contraire, de parler beaucoup aux Elèves qui « sans cela, disait-il, prétendront que vous ne leur apprenez rien et les négligez, ce qui est fâcheux pour leur moral et, aussi, pour le bon renom de l'Ecole.

Vous leur direz ainsi beaucoup de bêtises. Mais ils les oublieront vite, et il leur restera le fruit du travail que vous leur aurez fait faire, dans la bonne humeur ».

SON CARACTERE

Il peut être caractérisé par un fond inébranlable de droiture, de conscience et de simplicité.

Sous une apparence froide et quelque peu distante, due à une certaine timidité naturelle qu'il se forçait à surmonter, il cachait, comme il arrive souvent, une profonde sensibilité.

Ayant un sens très élevé et intransigeant de son devoir, inaccessible à la flatterie, ennemi du bluff, de l'hypocrisie et des paroles inutiles, sa franchise parfois un peu rude était proverbiale.

C'est ainsi qu'il répondit un jour à un arrivant dont il ne souhaitait pas la venue : « Vous savez que je ne vous ai pas demandé ! ».

Son commandement était toujours net et précis, dépourvu d'ambiguïté et d'explications inutiles. Sa maîtrise de soi était remarquable. Je ne l'ai jamais entendu élever le ton de sa voix ni manifester par un éclat une contrariété.

Il disait avec la même simplicité, mais aussi la même fermeté ce qu'il avait à dire, que ce fut un blâme ou un éloge. Celui-ci était rare, car il considérait à juste titre que faire consciencieusement son métier était normal, et ne justifiait aucun compliment hyperbolique.

Conscient d'ailleurs de son autorité et de sa valeur, il mit un jour en garde ses Ecuers, avec la même simplicité, contre une insistance excessive dans les demandes qu'ils avaient à lui adresser : « Quand je dis non, sachez que j'ai mes raisons. Je vous prie de ne pas insister, car je sais qu'à la longue, je céderai, ce qui me sera parfaitement désagréable ».

Très fidèle à ses amis dont il appréciait l'intimité, il se souciait peu des grandes réunions mondaines.

Or, après la guerre, lorsque le Manège, reconstitué, fut invité à se produire dans les capitales étrangères il arriva que les réceptions dont il était l'objet fussent suivies de bals officiels et soirées dansantes. Aussi, le Colonel WATTEL décida-t-il de prendre des leçons de danse, afin qu'il ne puisse être dit que l'Ecuyer en Chef était un danseur moins brillant que ses chevaux, dont le passage éblouissait.

La petite histoire dit même qu'il y prit goût par la suite.

D'humour volontiers caustique, il avait, disait-il, deux croix à porter : les chevaux de Généraux et le Carrousel. Il avait un jour, dû fournir un de ses propres chevaux, qui lui fut d'ailleurs retourné quinze jours après !

Après le Carrousel et le départ des Officiers stagiaires, heureux de sa liberté retrouvée, il s'écriait une autre fois : « Que cette Ecole serait agréable, s'il n'y avait pas d'Elèves ! ».

Il ne donnait son amitié qu'à bon escient, mais elle était alors fidèle et inébranlable.

Sa sensibilité qui était grande, toujours contenue en public, apparaissait par contre, dans sa conversation en privé : « Je n'aime pas, disait-il, faire de la peine à quelqu'un que j'aime bien ».

Il fut très marqué par les événements de 1940. Retraité à MARSEILLE, touché dans son patriotisme et bientôt cloué sur une chaise longue par la maladie, qui ne devait plus le quitter, son humeur s'était quelque peu assombrie, et il ne pensait qu'à s'effacer.

Il était heureux, néanmoins, de recevoir la visite d'anciens amis qui ne l'avaient pas oublié.

Leur présence réveillait alors sa mémoire et son humeur caustique.

Il s'était refusé à rédiger les souvenirs de son temps d'Ecuyer en Chef... Je ferais de la peine à trop de gens disait-il.

Son cœur, cependant, était resté fidèle à cette époque brillante de son existence, et dans une lettre de Janvier 1956, un an avant sa mort, il m'écrivait encore : « J'aimerais bien, rien qu'une fois, faire le pèlerinage de SAUMUR, et tremper mes doigts dans le bénitier qui devrait être à l'entrée du Manège des Ecuyers. Hélas ! il n'en est plus question ! ».

Il exigea que la nouvelle de sa mort, qu'il sentait prochaine, ne parut dans la presse qu'après ses obsèques. Il ne voulait sans doute pas éveiller les remords de ceux qui l'avaient oublié ! « Les fidèles sont rares, disait-il ».

*LE GÉNÉRAL
DECARPENTRY*

LE GÉNÉRAL DECARPENTRY,
ALORS COLONEL,
MONTANT « *Professeur* »,
AU PIAFFER.



LE GENERAL DECARPENTRY

*PAR LE COLONEL
CHALLAN BELVAL*

SANS doute avez-vous tous entendu parler du Général DECARPENTRY dont l'exceptionnel talent d'exécutant, d'instructeur et d'écrivain a fait de lui l'Ecuyer le plus complet de sa génération, et ce, depuis le début du siècle.

Né en 1878, il se trouva, dès son enfance, dans un milieu familial fortement imprégné de BAUCHERISME.

L'exemple de son père, disciple du Grand Ecuyer dont il avait la foi convaincante et les principes, et qui, plus qu'octogénaire, montait encore impeccablement à cheval tous les jours, avait marqué profondément de son empreinte la formation de ses années de jeunesse et de son caractère.

Il trouvait en outre, dans l'importante bibliothèque paternelle, à satisfaire son goût de la lecture et son désir de s'instruire.

Ecuyer au Cadre Noir dès les premières années de sa carrière d'officier, en 1905, il eut la chance de faire partie avec les Lieutenants LAFONT, DANLOUX et WATTEL, de cette pléiade brillante qui, au début du siècle, sous les ordres d'un Grand Ecuyer en Chef, le Commandant de MONTJOU, a donné au Manège de SAUMUR un éclat particulier.

A cette époque déjà, disait plus tard le Colonel DAN-LOUX, attiré par l'Equitation supérieure, il s'attachait à la recherche de ce qui sera son objectif jusqu'à son dernier jour : la parfaite légèreté.

La guerre de 14-18 mit en relief son énergie et sa valeur morale.

Passé, sur sa demande, dans l'Infanterie, il est grièvement blessé au bras et à la hanche, devant VERDUN. Ramassé sur le champ de bataille et soigné en Allemagne, sa passion de l'Art Equestre n'est pas diminuée pour autant, ainsi qu'en témoigne le trait suivant :

Le chirurgien qui le soignait, gardant peu d'espoir de conserver la mobilité du bras, lui demanda dans quelle position il désirait le voir immobilisé : « Celle de la main de bride » répondit-il sans hésiter.

La guerre finie, réintégré dans son Arme, il se remit assez bien, quoique toujours gêné par ses blessures, pour pouvoir à nouveau travailler ses chevaux.

Après avoir, pendant quelques années, commandé la Section de Cavalerie de Saint-Cyr, il devait revenir à SAUMUR comme Commandant en Second de l'Ecole.

Il y retrouvait ses anciens camarades du Cadre Noir : le Général LAFONT, commandant l'Ecole, le Colonel WATTEL, puis le Colonel DANLOUX, Ecuyer en Chef.

Dans cette ambiance cavalière, en plein épanouissement de son talent, tout en travaillant avec le même souci de la parfaite légèreté, il rassemblait déjà les éléments des importants ouvrages auxquels il devait consacrer les loisirs de sa retraite.

L'ECUYER

A cette époque, le Colonel LESAGE, alors Ecuyer, trace de lui le portrait suivant :

« Très fin, cultivé, écrivain remarquable et modeste, il était de plus, un excellent exécutant. Dresseur plus lent cependant, que le Général WATTEL, sa blessure à la hanche ayant diminué sa puissance de jambes.

Ne passant d'un échelon à l'autre qu'après avoir éliminé toutes les résistances rencontrées, il conseillait de n'en

jamais laisser derrière soi, car on les retrouvait toujours à un moment donné.

Très méthodique, il travaillait tranquillement, sans esbrouffe, sans vouloir étonner la galerie. Je ne l'ai jamais vu en lutte ouverte avec son cheval. Bien placé, il avait beaucoup de discrétion dans ses aides, et on le sentait attentif et concentré pour déceler la moindre contraction.

Un maître également dans l'art du travail à pied qu'il pratiquait sagement, envoyant son cheval sur une main très savante, qui ne présentait jamais que juste l'opposition voulue, évitant à tout prix le voussement du rein, par un engagement en souplesse des postérieurs sous le centre. »

Dans son enseignement, il préconisait, pour les candidats à l'équitation savante ou académique, un maximum de culture acquise par la lecture approfondie, non seulement des classiques, mais de tout ce qui s'écrit dans le domaine de l'Équitation.

« Dans les plus médiocres publications, disait-il, et même dans les erreurs, il y a toujours quelque chose à glaner, à condition de réfléchir. »

Lui-même, disait-on, avait tout lu, et enregistré, ce qui s'était écrit sur ce sujet depuis HÉRODOTE !

Toujours soucieux d'assurer ses bases et de ne rien laisser au hasard, son extrême minutie provoquait parfois un sourire chez ses camarades :

« Il coupe les cheveux en quatre » disait le Colonel DANLOUX.

Son objectif final sera toujours l'obéissance et la précision dans la parfaite légèreté.

Mais il les voulait bénévolement acceptées, et non pas résignées, obtenues par la persuasion et une sage progression exclusive de contrainte et de brutalité.

Hanté par le souci permanent de l'impulsion, il n'envisageait la mise en main que par un engagement préalable des postérieurs, entraînant le relèvement de la base de l'encolure. Une opposition savante de la main provoquait, *ensuite*, le fléchissement progressif de la nuque.

Dans sa parfaite probité professionnelle, il contrôlait avec ses propres chevaux, me dit un jour le Colonel CAVAILLÉ, la valeur de la méthode et des moyens qu'il préconisait.

SON ROLE DANS LES JURYS INTERNATIONAUX

Il fut toujours très intéressé par les épreuves internationales de Dressage.

Régulièrement désigné comme juge, son autorité s'affirme très rapidement en raison de sa courtoisie, de sa compétence et de son impartialité, unanimement reconnues.

« Quand je m'assieds dans le fauteuil du juge, disait-il, je n'ai plus de nationalité. »

« Le seul reproche qu'on put lui faire, disait le Docteur RAU, en ALLEMAGNE, c'était de se montrer parfois plus sévère pour les siens que pour les étrangers. »

Membre de la Commission de Dressage de la Fédération Equestre Internationale, dont il devint par la suite Président, il s'y lia d'amitié, avant la dernière guerre, avec le Général von HOLZING et le Docteur RAU, outre-Rhin, ainsi qu'avec le Général de TRANNOY, en BELGIQUE.

Son influence y était grande, et il était très écouté. « Il avait toujours le mot juste, disait le Général de TRANNOY, pour exprimer une idée, définir un mouvement ou une attitude », d'où l'autorité de ses avis.

Convaincu qu'il n'existe qu'une seule Equitation, *la Vraie*, et que seules subsistent des divergences secondaires, reflets du tempérament propre à chaque pays, il s'attache à rapprocher les points de vue.

Profitant des réunions internationales pour multiplier les échanges d'idées, il se trouva en complet accord, à cet égard, avec d'éminents experts étrangers, parmi lesquels il faut citer spécialement le Général von HOLZING et le Docteur RAU.

Le résultat fut la rédaction des directives de Dressage codifiées dans le Règlement de la F.E.I. fixant avec une lumineuse clarté, les principes de base, les définitions des allures et des mouvements de l'Equitation Académique et les qualités essentielles de leur exécution.

On peut affirmer qu'avant la dernière guerre, l'accord était complet.

Le tempérament propre de chaque concurrent pouvait donner un cachet personnel au style des présentations, mais les bases fondamentales et le sentiment de la correction des mouvements étaient fixés et unanimement acceptés, jusques et y compris, la notion de LÉGÈRETÉ qui,

aujourd'hui semble bien être, de nouveau, la pierre d'achoppement de l'Ecole française et de l'Ecole allemande.

Voici, sur ce sujet, ce que m'écrivait un jour le Général : « Il n'y a pas, dans le langage équestre de nos voisins, de *terme* traduisant exactement notre *Légèreté*.

Mais si le *mot* manque, la *chose* qu'il devrait représenter existe. Il y a, parmi les *réussis*, bien entendu, des chevaux allemands qui travaillent *dans la légèreté*.

Sur la *chose*, son *essence*, sa *nature*, je ne crois pas qu'il y ait de différence sensible entre la conception qu'ils en ont, et la nôtre.

En revanche, il existe une différence notable dans les deux Ecoles entre la désignation des *moyens* que possède le cavalier de *percevoir* la *Légèreté*.

Pour les Français, surtout depuis BAUCHER, c'est surtout par les indications de la *main* que le cavalier perçoit la *Légèreté*. Nos auteurs s'étendent longuement là-dessus. Voir la sensation « des doigts plongés dans des œufs à la neige » du Général L'HOTTE, et les ouvrages des disciplines de BAUCHER.

En revanche, alors qu'il est indéniable que l'*assiette* du cavalier est également impressionnée par la *Légèreté*, les Français en parlent peu : BAUCHER, pas un mot ; L'HOTTE, une seule phrase, importante et remarquable, il est vrai : la sensation « *des nappes d'eau passant sous l'assiette* » ; FAVEROT, une petite phrase sur le « petit trot saccadé et convulsif, pris pour le passage ».

Au contraire, les Allemands placent au tout premier rang, les impressions subies par l'*assiette* dans la perception de la *Légèreté*. Leurs anciens parlent à peine de celles de la *main*. Seul, STEINBRECHT les place presque à égalité avec les premières et, tout de même, un peu en retrait. »

Il semble qu'aujourd'hui, outre-Rhin, on ait quelque peu perdu de vue ce point capital de la *Légèreté*, pierre de touche, et *poésie* de l'Equitation savante, pour lui substituer une attitude d'obéissance uniforme, passive, imposée et maintenue, au besoin, par la contrainte, ce qui exclut la *Légèreté*.

Telle n'était pas l'opinion du Général HOLZING disant au Général DECARPENTRY devant une photo du Colonel WATTEL sur *Rempart* : « Inimitable ! Inimitable ! ».

On vit une démonstration de cet accord sur la doctrine, à BERLIN en 1936, lorsque à la demande du Président du Concours Hippique, en accord avec le Général DECARPENTRY, le Colonel LESAGE, alors Ecuyer en Chef à SAUMUR, accepta de monter le cheval *Kronos* qui venait de gagner à l'Allemagne la médaille d'or du Grand Prix Olympique de Dressage.

Bien qu'ayant dû monter le cheval au pied levé, il se trouva rapidement d'accord avec lui et put ainsi lui faire exécuter tous les airs de la difficile reprise, aux applaudissements unanimes de l'assistance.

Le Général, me racontant un jour cette anecdote, conclut son récit par cette phrase qui en dit long : « Ce fut un des plus beaux spectacles équestres auxquels j'ai assisté ». Quand il eut atteint l'âge de la retraite son activité ne fut pas diminuée. Il continua à monter à cheval tant que son état de santé le lui permit.

Président de la Fédération Française des Sports Equestres en 1942, Président de la Commission de Dressage de la F.E.I., du Jury de Dressage des Olympiades de LONDRES en 1948, sa présence est recherchée partout à l'Etranger où son autorité et sa compétence lui donnent une place à part parmi les experts internationaux.

Me parlant un jour de la composition des jurys de dressage et des barèmes de notation, toujours changeants : « On a tout essayé, disait-il, et l'on n'a pas encore trouvé la bonne solution ».

Il racontait qu'un jour, du temps où le Commandant HECTOR était secrétaire général de la F.E.I., celui-ci, à la fin d'une épreuve où le Général était juge, après le ramassage des feuilles de notes, et avant de connaître les résultats des additions de points avait demandé aux trois juges d'établir, chacun pour leur compte, le classement des concurrents qui, dans leur esprit devaient figurer parmi les quatre premiers. « Eh bien ! pour aucun des juges, ce classement ne correspondit à celui officiel que donna pour chacun d'eux l'addition de leurs notes respectives ».

C'est là un exemple de la malfaisance des chiffres fonctionnant comme un mécanisme brutal auquel échappe toute notion d'art ou de poésie dans l'Equitation.

Mais, ajoutait le Général, après avoir tout essayé, cela s'avère encore comme le moindre mal.

SON OPINION SUR QUELQUES GRANDS ECUYERS

Sa conversation, dès qu'on abordait un sujet équestre, abondait en anecdotes sur les nombreuses personnalités qu'il avait connues au cours de sa carrière et de ses nombreux voyages.

Il avait eu l'occasion de rencontrer tous les Ecuyers qui, depuis le début du siècle, ont acquis un renom dans l'Equitation savante.

Voici quelques opinions sur certains d'entre eux :

LE CAPITAINE DE SAINT-PHALLE, qui fut cavalier à SAUMUR - C'était un prestigieux cavalier, admirablement doué.

Appartenant à une époque encore éblouie par le souvenir des étonnantes exhibitions de BAUCHER au cirque, où l'on avait tendance à confondre Haute-Ecole et mouvements extraordinaires, il était très attiré par la recherche de difficultés plus ou moins acrobatiques.

Pressé de les aborder, il n'attendait pas toujours d'avoir assuré ses bases élémentaires, d'où certains mécomptes. Son coup d'œil pour discerner chez un cheval l'aptitude à un air spécial de fantaisie, était étonnant. Il l'obtenait alors très vite... Trop vite.

Et il arrivait parfois que le cheval, insuffisamment confirmé dans une impulsion inconditionnelle, persistait indéfiniment dans ses plus beaux airs au lieu d'obéir à son cavalier.

Il arriva même un jour, qu'au cours d'une reprise officielle, *Iran*, cheval gris qui pratiquait le galop en arrière, quitta brusquement sa place et vint se coller le long du mur d'où SAINT-PHALLE ne put le ramener à son rang qu'au prix d'une lutte longue et difficile.

« Que voulez-vous, disait le Général DECARPENTRY, il est mort trop jeune et n'est monté à cheval que pendant vingt ans. Ce n'est pas en vingt ans que se forme un Ecuyer complet ! »

Boutade qui est à rapprocher de cette réflexion de FILLIS : « Je monte à cheval depuis cinquante ans. Il n'y en a pas dix que j'ai compris et que j'obtiens le rassembler complet ».

FILLIS - Cavalier peu élégant dans sa position, mais très habile et apôtre de l'impulsion. Pratiquant lui aussi les airs de fantaisie, il fut en rivalité, sur ce sujet, avec SAINT-PHALLE. Une controverse quelque peu aride s'en suivit, en particulier sur la définition et l'exécution du fameux galop en arrière. Cette controverse aboutit à un certificat, en bonne et due forme, délivré à SAINT-PHALLE par un jury dont faisait partie le Général LAFONT. Lorsque celui rapporta un jour cette anecdote au Colonel de MONTJOU, il s'attira cette réponse ironique : « Vous êtes jeune ! ».

FILLIS, tout adroit qu'il fût, était brutal et montait trop à l'éperon. Conscient de ses moyens, il cherchait la bataille pour dompter le caractère. Il a parfois échoué pour ce motif, avec des juments de pur-sang volontiers délicates et irritables, alors que SAINT-PHALLE, au contraire, les préférait aux mâles, les jugeant plus réceptives, en raison même de leur impressionnabilité. Leur dressage aux airs difficiles s'en trouvait accéléré.

FILLIS avait eu comme élève le Président Georges CLÉMENCEAU — LE TIGRE — et c'est à lui que l'on attribue la rédaction des livres de son professeur d'équitation qui avait quelque difficulté à manier la plume.

En Allemagne, le Général avait eu l'occasion de voir travailler le professeur LORCKE, qui avait dressé, avant la dernière guerre, la plupart des chevaux allemands de compétition internationale. Entre autres, *Kronos*, médaille d'or olympique de BERLIN, et que monta un jour le Colonel LESAGE, à la demande du Président de Concours Hippique.

LORCKE était un dresseur très habile, jusques et y compris la fameuse Légèreté, telle que nous la comprenons. Devenu très lourd, dépassant 100 kg, il montait néanmoins dans la légèreté, jouant de son poids avec une très grande adresse. Malheureusement, il avait parfois tendance à abuser de la contrainte, et sa brutalité lui a valu des échecs avec les chevaux de sang.

Son élève SCHULTEIS, dresseur très adroit et très juste, lui aussi, s'il a hérité des qualités de son maître, ce qui lui vaut chaque jour de nouveaux succès, a conservé, ce qui est regrettable, sa tendance à la contrainte et à la brutalité dans ses exigences, et c'est très dommage.

J'en ai eu personnellement la preuve à Dortmund il y a quelque dix ans.

Il n'est pas douteux que les chevaux de pur-sang s'accoutument mal de ce régime. Si leur moral résiste, ce sont les jarrets qui lâchent rapidement.

Toujours parmi les Allemands, STEINBRECHT, que le Général n'a pas connu, mais qu'il a étudié à fond, était, disait-il, le meilleur d'Europe Centrale.

« Dans son livre, il y a tout, y compris la Légèreté. Mais il est indigeste, trop touffu et trop épais. J'ai voulu essayer d'en extraire l'essentiel. J'ai dû y renoncer. »

En AFRIQUE, le Général avait rencontré le Capitaine BEUDANT, ce virtuose de la Haute Ecole, dont il était devenu l'ami, et dont il admirait les extraordinaires réussites équestres.

Il possédait, disait-il, un véritable fluide nerveux. Quand il s'approchait d'un cheval, on sentait l'animal soumis dès qu'il avait posé la main sur l'encolure et mis le pied dans l'étrier.

Très ouvert du bassin, BEUDANT avait un peu la conformation du soldat de plomb, largement fendu, qui entre automatiquement et d'une seule pièce, profondément dans sa selle. D'où une puissance d'assiette poussée en avant qu'il ne soupçonnait même pas, tant elle faisait partie de lui-même et de ses dons naturels.

Du seul fait qu'il était en selle, son cheval se trouvait porté devant lui, comme ses photos en témoignent, et entièrement enveloppé par ses jambes. L'impulsion se trouvait, par là même, mise en jeu.

D'où sa théorie du dressage par la main seule — et ses dangers — pour qui n'a pas les mêmes dons.

On ne pouvait que l'admirer sans réserve. Mais il eut été dangereux de chercher à l'imiter.

DU GÉNÉRAL WATTEL, nous avons déjà longuement parlé. Il était loin devant tous les autres. Inimitable comme disait le Général von HOLZING. Il se révèle, disait le Général DECARPENTRY, un grand artiste tous les vingt-cinq ans. WATTEL, n° 1 et MONTJOU n° 2 sont les deux plus grands de la première moitié du siècle.

LE COLONEL DE MONTJOU.

Terminons cette galerie de Grands Ecuyers en empruntant quelques souvenirs du Général LAFONT sur celui qui fut son Ecuyer en Chef et son ami.

« Ce fut le meilleur élève du Général L'HOTTE et le type achevé du cavalier de Haute Ecole, selon la définition des « Questions Equestres » : Atteindre la perfection d'exécution d'un mouvement naturel, plutôt que l'obtention d'un mouvement artificiel, souvent considéré, à tort, comme caractéristique de la Haute Ecole et relevant plutôt du cirque. »

La caractéristique des chevaux du Colonel de MONTJOU était leur extraordinaire et constante Légèreté.

Observant un jour, dans le manège, le comportement des chevaux des Ecuyers, au cours d'une reprise publique, le Général LAFONT nous dit que, seul, en tête de la reprise, le cheval de l'Ecuyer en Chef maniait vraiment dans l'impulsion des hanches diligentes que rien ne contrariait.

« Il était bien le cheval du Maître. »

Il ne pratiquait que les airs qu'il demandait lui-même aux Ecuyers d'exécuter : travail aux trois allures et sur deux pistes, changements de pieds droits et exacts. Passage, avec fréquents allongements et ralentissements d'allure. « Je ne me rappelle pas, dit le Général LAFONT, avoir vu moi-même un de ses chevaux au piaffer ».

Mais, dans les allures qu'ils pratiquaient, ses chevaux paraissaient incomparables dans l'aisance de leur action. Une particularité des chevaux du Colonel de MONTJOU était le caractère définitif de leur dressage. Même après quelques années passées dans le service courant, montés à toutes mains, on les retrouvait intacts dans la justesse de leur soumission à des aides bien employées.

L'Ecuyer en Chef était volontiers caustique. Un jeune Officier ayant fait solliciter son opinion sur un livre qu'il avait écrit, s'entendit répondre à son porte-parole : « On n'écrit pas de bouquin quand on est jeune ».

Dans une autre circonstance, son avis fut sollicité, par son successeur à la tête du Manège, qui tint à connaître son opinion sur la reprise qu'il lui présentait.

Quand le nouvel Ecuyer en Chef mit pied à terre, le Colonel de MONTJOU, sans rien dire, le conduisit à l'extrémité du manège, alors que les traces des chevaux sur la ligne suivie pour gagner la sortie étaient encore fraîches mais aussi quelque peu sinueuses, lui dit simplement : « Regardez ! ».

L'ECRIVAIN

Il nous faut parler maintenant de ce qui fut l'œuvre maîtresse du Général DECARPENTRY dans les loisirs de sa retraite : la publication des ouvrages qui lui vaudront d'emblée une réputation méritée d'écrivain.

Tout au long de sa vie d'Ecuyer et d'Instructeur, servi par un don d'observation pénétrant, il avait fixé sur de nombreux feuillets, les observations que lui suggéraient son expérience et ses lectures.

Déjà, comme Commandant de la Section de Cavalerie de Saint-Cyr, il avait rédigé des notes qui n'ont pas été publiées, ce que l'on doit regretter, car elles étaient sans doute plus à la portée des jeunes que les études plus savantes qui ont paru par la suite, et s'adressant à des cavaliers expérimentés.

Déjà, en 1932, paraît une première publication « *Piaffer et Passage* » destinée à guider les candidats aux épreuves de dressage, dans la préparation de leurs chevaux.

Il faut reproduire ici le passage de l'Avant-Propos qui, en précisant son objectif, montre à la fois la finesse et la modestie de l'auteur :

« J'ai pensé qu'il pourrait leur être utile de trouver une progression basée sur les principes de nos Grands Ecuyers. J'y ai joint quelques observations sur la mise en pratique de ces préceptes, sous forme de critiques appliquées aux photographies d'une même cheval, monté par un même cavalier dont je connais particulièrement bien la médiocrité. »

Ce cavalier, c'était lui.

De nombreuses années plus tard, en 1947, en un petit livre documenté et plein d'humour, il nous présente : « *BAUCHER et son Ecole* ».

Il avait été marqué dans ses années de jeunesse par l'ambiance BAUCHÉRISTE familiale, et si, par discipline intellectuelle il fut toujours classique et fidèle à l'enseignement de L'HOTTE comme à la tradition de SAUMUR, il resta néanmoins quelque peu BAUCHÉRISTE de cœur.

Cette attraction sentimentale se manifeste nettement dans ce livre.

On sent qu'il éprouve à l'écrire un plaisir particulier, et ce n'est pas sans un certain humour qu'il oppose l'enseignement, ou plutôt, les enseignements successifs de BAUCHER, aux théories des soi-disant BAUCHÉRISTES ou ANTIBAUCHÉRISTES d'aujourd'hui.

Rappelant ce que l'équitation courante, à l'insu de la plupart de ses pratiquants, doit aujourd'hui au Grand Ecuyer, il conclut :

« Ainsi de nos jours, rencontre-t-on d'une part beaucoup de BAUCHÉRISTES qui s'ignorent et, de l'autre, quelques cavaliers qui se croient BAUCHÉRISTES, mais le sont bien moins qu'ils ne le pensent. »

Il nous montre BAUCHER, chercheur infatigable et imaginatif, ayant « tout essayé », disait-il au Général L'HOTTE, même le coup de barre du Concours Hippique ! Mais, impulsif, s'emballant facilement sur toute nouvelle découverte, il l'imposait aussitôt à ses élèves.

Puis, son tact et l'expérience aidant, il en découvre à l'usage, les inconvénients et les dangers, et rectifie alors son enseignement.

On passe ainsi de l'encolure affaissée à l'encolure relevée, du ramener outré ou enfermé au chanfrein vertical, de l'effet d'ensemble sur l'éperon à la règle : mains sans jambes, jambes sans mains, etc...

D'où un flottement inévitable, accentué encore par une rédaction souvent médiocre, dans les éditions successives de sa méthode, ce qui n'est pas sans avoir provoqué parfois des désastres chez des admirateurs trop ponctuels, manquant d'expérience et ne travaillant que sur le livre.

Il faut lire en entier cette étude, passionnante par son étonnante documentation, la finesse des observations et le style vivant et volontiers caustique avec lequel sont racontées les nombreuses anecdotes sur les controverses passionnées auxquelles a donné lieu, au siècle dernier, la fameuse méthode.

Mais c'est en 1949 que paraît l'œuvre capitale qui, sans aucun doute, marque une date dans l'histoire de l'Équitation, et place le Général parmi les grands écrivains équestres.

« *L'ÉQUITATION ACADEMIQUE* », en effet, apparaît comme une véritable somme de l'Art dans ce qu'il a de plus parfait.

L'on peut assurer que depuis les *Questions équestres* du Général L'HOTTE, aucun ouvrage aussi important ne peut lui être comparé.

Avec sa modestie habituelle, le Général déclare dans son Avant-Propos : que rien n'est de lui, et qu'il s'agit, en somme, d'un simple « manuel de cuisine équestre ». Et il cite, en référence, tous les auteurs qu'il a consultés, tant français qu'étrangers.

Mais la teneur d'une recette n'est-elle pas dans la façon d'en doser et préparer tous les éléments, ce qui nécessite l'habileté d'un artiste.

Par la sûreté de son jugement, jointe à son expérience d'écuyer, il savait découvrir dans ses nombreuses lectures l'idée maîtresse cachée bien souvent sous un langage touffu. Il l'exprime alors en un style clair et dépouillé, dans lequel tout est précision, avec un souci de l'exactitude qui, sans négliger le moindre détail, met en relief l'essentiel et ne permet aucune hésitation.

Il était bien, comme le disait le Général WATTEL : « le plus savant ».

Le livre se termine par un chapitre annexe sur le travail à pied à la cravache que le Général pratiquait avec une extrême habileté. Tout y est lumineusement exposé avec une insistance particulière sur l'importance capitale de l'impulsion, comme base majeure et essentielle de tout ce travail.

Cette notion fondamentale de l'impulsion qui a toujours été la hantise du Général, domine d'ailleurs tout l'ouvrage et il écrit : « l'impulsion est tout. Tout n'est rien sans elle ». Avant lui, le Général L'HOTTE avait déjà dit : « Pas d'impulsion, pas de cheval ».

Quelques années après *l'Équitation Académique*, paraît « *LES MAITRES ECUYERS DE L'ÉCOLE DE SAUMUR* » magistralement illustré par le Colonel MARGOT.

C'est le rappel de l'évolution agitée de l'enseignement équestre qui, au siècle dernier, cherche sa doctrine sous l'influence alternée des Grands Maîtres que furent d'AURE et BAUCHER, pour aboutir finalement à la synthèse magistrale définie et imposée par le Général L'HOTTE, qui ne variera plus jusqu'à nos jours.

Et enfin, après les livres publiés de son vivant, il faut encore parler du dernier, paru quelque temps après sa mort : « *LA MÉTHODE DE HAUTE ECOLE DE RAABE* » en raison surtout du portrait anecdotique de son auteur, si vivant, que le Général nous donne presque l'impression de l'avoir connu.

RAABE, disciple éminent et enthousiaste de BAUCHER, était « d'une taille extrêmement élevée, presque démesurée. Il avait le cou et le buste courts, et les jambes tellement longues qu'il ne pouvait utiliser les étrivières du modèle courant. Il dut, de ce fait, monter constamment sans étriers, pendant ses deux années de SAUMUR. Il en retira, involontairement sans doute, mais effectivement, le bénéfice d'une assiette inébranlable.

Cette longueur de jambes le forçait à les plier exagérément en remontant les genoux pour permettre à ses talons de parvenir au contact.

Ses bras étaient également très longs, et cette disposition contribua sans doute, pour une part importante à l'habileté extraordinaire qu'il acquit dans le travail à pied à l'aide de la cravache, et dont voici un exemple : Vers 1885 — RAABE avait alors 75 ans —, sa jument *Soucoupe*, réformée de la Cavalerie pour méchanceté, parcourait au petit galop le manège en tous sens, aux changements de pied au temps, tenue en main par RAABE, qui marchait à côté d'elle à hauteur des épaules, aux grands pas de ses longues jambes. Il tenait d'une seule main au-dessus de la selle les rênes de bride et la cravache qu'il posait alternativement sur l'une et l'autre hanche. « La cravache est une baguette magique pour qui sait s'en servir » disait-il.

Un tel tempérament et une conformation physique aussi peu classique expliquent son adhésion enthousiaste à l'enseignement de BAUCHER.

Mais l'ajustement qu'il en fit à ses propres aptitudes, bien que découlant des principes du maître, aboutit à une méthode dont le cachet original et personnel n'est pas

discutable. Elle est marquée par l'importance exceptionnelle donnée au travail à pied à la cravache, et l'usage particulier qui est fait de l'emploi de l'éperon.

Il n'est pas question ici d'analyser cette méthode en détail. Il faut cependant souligner qu'elle comporte, dans sa première partie, un travail d'assouplissements sur place, à pied à la cravache, poussé très loin jusqu'au RASSEMBLER et au PIAFFER, suivi d'un travail identique en selle, exécuté lui aussi de pied ferme.

Le risque incontestable que présente ce travail en place, pour qui n'est pas un artiste, fait observer le Général, c'est le danger d'acculement qui est bien le plus grave qu'ait à éviter un dresseur.

Aussi insiste-t-il, à juste titre, sur l'importance capitale de la conquête *préalable*, à pied, à l'aide de la cravache, de l'impulsion qui doit être acquise et définitive, *avant* de commencer le premier assouplissement.

Le Général n'hésite pas à faire de cet avertissement essentiel, le premier chapitre de son livre, contrairement à la place que lui avait attribué RAABE lui-même.

La réussite de cette conquête préalable est en effet, l'unique moyen de combattre efficacement le risque d'acculement.

RAABE avait le souci constant de conquérir le moral du cheval pour obtenir cette confiance complète qui doit l'amener à se livrer, disait-il, avec une « complaisance empressée ».

Aussi, ajoutait-il, « de tous les assouplissements nécessaires à l'éducation du cheval, le plus important est celui de la *volonté*.

Il ne fait bien que ce qu'il *veut* bien faire. C'est donc par delà son mécanisme, sa volonté qu'il faut atteindre, et *la gagner* jusqu'à ce qu'elle ne fasse plus qu'un avec la nôtre ».

LES DERNIERES ANNEES

Dans ses dernières années, atteint par un mal inexorable, le Général ne pouvait plus guère quitter son bureau aux

murs constellés de gravures équestres anciennes et de photographies, souvenirs du passé.

Assis dans son fauteuil, entre sa table surchargée de journaux et de revues hippiques françaises et étrangères, et son imposante bibliothèque, dont il prêtait volontiers les ouvrages, même les plus rares, il recevait les visites de ses nombreux amis avec la courtoisie, la bienveillance et la simplicité qui lui ont valu tant de sympathie en France et à l'Étranger.

Ayant jusqu'au bout supporté ses souffrances avec son courage habituel, il s'éteignit au printemps de l'année 1956, et les témoignages de sympathie adressés par toutes les autorités équestres de l'Europe confirmèrent en tous points l'opinion du Général WATTEL qui disait de lui : « C'était une valeur équestre. C'était le plus savant ! ».

*LE COLONEL
DANLOUX*

LE COLONEL DANLOUX,
MONTANT « *Acis* »,
SUR LA BANQUETTE DE VERRIE.



LE COLONEL
DANLOUX

*PAR LE COLONEL
LESAGE*

DANS la pléiade d'Ecuyers qui, autour de 1905, furent formés à SAUMUR, à l'école du Maître incomparable qu'était le Colonel de MONTJOU, le Colonel DANLOUX figure parmi les meilleurs à côté des Généraux WATTEL, DECARPENTRY, DETROYAT et LAFONT, et l'influence qu'il a exercée, alors qu'il était Ecuyer en Chef et son rayonnement sur les cavaliers de Concours hippiques sont tels qu'il m'a semblé d'un grand intérêt de le rappeler au souvenir des anciens cavaliers et de le faire connaître aux jeunes qui ne savent rien ou à peu près rien de lui, sinon qu'il y a un modèle de selle qui porte son nom.

Il fut pour moi un véritable Maître, un guide plein d'attentions pour lequel j'avais la plus grande admiration, et je me suis efforcé, dans ces pages consacrées à sa mémoire, de faire de lui un portrait aussi vivant que possible et qui le représente bien tel qu'il était.

Né en 1878, il était le fils du Général DANLOUX qui succéda au Général L'HOTTE comme Commandant de l'Ecole de Cavalerie en 1880, et le gendre du Général de LAGARENNE qui avait été Capitaine Ecuyer ; on voit tout de suite qu'il avait de qui tenir.

Sa monte le fit admettre très jeune, peu après sa sortie de Saint-Cyr, comme Sous-Ecuyer au CADRE NOIR, en 1905. Ainsi que son ami, le Lieutenant WATTEL, il était aussi brillant cavalier d'extérieur que fin cavalier de manège ; il montait en courses avec succès, et il fut mis en vedette par une épreuve d'extérieur, en Italie, à laquelle il participa, et dont il sortit vainqueur. La souplesse du Lieutenant DANLOUX était connue de tous les Elèves.

Je ne suis pas documenté sur ce qu'il fit au début de la guerre de 1914-1918, je sais seulement qu'il la termina, comme le Général WATTEL, dans une formation de chars d'assaut Renault, et qu'après la guerre il fut appelé à faire des conférences sur cette arme nouvelle.

En ce qui me concerne, je n'ai commencé à le voir de près qu'en 1928 à SAUMUR, où j'avais été convoqué pour la préparation des épreuves de dressage de la IX^e Olympiade à Amsterdam.

Au débarqué du train, je m'étais rendu à la carrière du Carrousel pour me présenter au Colonel WATTEL. Avant d'y pénétrer, et après un rapide coup d'œil, je me demandais quel était ce grand cavalier à cinq galons, en bleu horizon, à la remarquable prestance, qui montait le fameux *Rempart*, et qui évoluait avec application sous l'œil sévère de l'Ecuyer en Chef. Eh bien, c'était lui, et dès qu'il m'aperçut, il vint à moi avec son fin et plissé sourire des yeux et me tendit la main, comme s'il me connaissait depuis toujours.

Ce fut donc là notre première rencontre ; il me fit tout de suite une grosse impression par le soin qu'il apportait dans l'exécution des mouvements de la reprise olympique.

Sélectionné avec lui à la suite de notre stage commun à SAUMUR pour ces Jeux d'Amsterdam, j'appris, au cours de ceux-ci, à le mieux connaître et je m'amusais déjà à ce moment-là des boutades imagées qu'il échangeait avec le Colonel WATTEL, et dont ils ne se privaient pas tous les deux ; elles étaient parfois assénées avec quelque rudesse..., et quand ils se retrouvaient avec le Colonel HAENTJENS, que les anciens de l'excellente Equipe des Concours Internationaux de l'époque se rappellent bien, ils formaient à eux trois un trio pas ordinaire, qui vous passait sérieusement au crible...

Sa présentation à l'épreuve de dressage, avec *Rempart*, fut très bonne, mais un peu trop lente, et ayant malheu-

reusement dépassé le temps accordé pour son exécution, le Jury dont faisait partie le Colonel WATTEL fut bien obligé d'appliquer le règlement, et son élimination fut prononcée.

Ce jour-là, j'étais aussi à la table du Jury, à côté du Colonel WATTEL à qui je servais de secrétaire, et m'étant aperçu très vite qu'il ne serait pas dans le temps, je cherchais désespérément à accrocher son regard pour lui faire signe d'accélérer par un discret moulinet de la main, mais ce fut en vain.

En 1929, il fut appelé à remplacer le Colonel WATTEL à la tête du Cadre Noir. Celui-ci avait exercé les fonctions d'Ecuyer en Chef depuis la guerre, et il avait remonté « LE MANÈGE » de telle façon, qu'il n'y avait plus qu'à laisser tourner tout seuls les nombreux rouages de cette délicate machine.

Ayant été appelé moi-même en 1930, comme Capitaine, à suivre un cours de franchissement de grade à l'Ecole de Cavalerie, ce fut lui qui, pour les séances d'équitation, prit en main les Officiers stagiaires presque tous Chefs d'Escadrons.

Or il advint qu'un jour, après un parcours à Verrie, il me saisit par un bouton de ma vareuse et me dit à brûle-pourpoint : « Pourquoi ne voulez-vous pas venir à SAUMUR comme Ecuyer ? C'est WATTEL qui vous faisait peur..., mais avec moi..., avec moi !!! ». J'avais, en effet, décliné par deux fois l'offre que par lettre celui-ci m'en avait faite. J'étais alors au 9^e Dragons à Epernay, qui était pour moi la garnison rêvée, et je puis bien dire aussi que j'étais vraiment effarouché à la pensée de venir ainsi, de but en blanc à SAUMUR pour y exercer les fonctions d'Instructeur d'Equitation auxquelles je n'étais nullement préparé, pas même par les dix mois de cours de Lieutenant d'Instruction que je n'avais pu suivre à cause de la guerre ; je n'avais en somme jamais fait que travailler tout seul.

Toujours est-il que trois mois après j'étais affecté à SAUMUR comme Ecuyer où, jusqu'en 1933, date de la prise de Commandement du 5^e Cuirassiers, à Pontoise, par le Colonel DANLOUX, je vécus dans son sillage, dont quelques mois en qualité d'Adjoint.

C'est lui qui, dès mon arrivée à SAUMUR, me confia le cheval *Taine*.

Ce cheval avait été entrepris avant moi dans son dressage par le Commandant WALLON, remarquable dresseur s'il en fut, et c'est donc sous la coupe du Colonel DANLOUX que je fus appelé à le parfaire en vue des prochaines Olympiades.

Par ses conseils il y apporta la retouche du Maître, de telle sorte qu'on pouvait considérer *Taine* comme un enfant du « Manège », et que si j'ai été assez heureux pour le mener à la victoire et faire monter tout en haut du mât olympique de Los-Angeles les Couleurs françaises, c'est sur le Cadre Noir tout entier que l'honneur doit en rejaillir et non pas seulement sur son cavalier.

Le passage à SAUMUR du Colonel DANLOUX a marqué et marquera dans les Annales de la Cavalerie ; sa silhouette, avec entre les dents son fume-cigarettes noir et argent pointé vers le ciel, restera légendaire parmi tous ceux qui l'on connu ; il avait des jeux de physiologie très expressifs qui ne laissaient à ses interlocuteurs aucun doute sur sa manière de penser...

D'une très haute valeur morale et d'une grande foi chrétienne, je l'ai vu, dans mon salon, chapitrer, avec infiniment de délicatesse, de jeunes et imprudentes femmes d'Officiers qui, dans cette brillante ambiance de l'Ecole, jouaient véritablement avec le feu.

Il avait en MADAME DANLOUX la plus admirable des compagnes et cinq enfants charmants qui lui vouaient, en même temps qu'une très grande affection, une profonde vénération.

Il avait un caractère enjoué, vif et impulsif ; sarcastique et primesautier, volontiers railleur, mordant polémiste, il avait, comme le Comte d'AURE, avec lequel j'ai toujours pensé qu'il avait des points de ressemblance, des mots à l'emporte-pièce. Comme celui-ci, il montrait souvent un peu trop de véhémence dans ses observations, mais doué d'un cœur excellent il le regrettait ensuite quand il sentait qu'il avait été trop loin, allant même jusqu'à faire une démarche auprès de l'offensé... pour s'en excuser.

« Il monte comme un Lieutenant d'Instruction », avait-il dit, un jour, d'un de ses Ecuyers, et cela n'avait pas manqué de faire le tour des Officiers-Elèves qui ne le prirent pas trop bien.

Des anecdotes ou réflexions amusantes à mettre à son actif, il n'en manque pas, en voici une, par exemple, que rappelait devant moi, il n'y a pas très longtemps, le Général RÉTHORÉ à une personnalité du monde équestre, avec sa verve coutumière et son air de pince-sans-rire : « Un jour — c'est le Général RÉTHORÉ qui parle — je l'entendis de mes deux oreilles dire à un Ecuyer qui travaillait sous sa direction son cheval *Fou du Prince*, et qui, sans doute, ne tenait pas assez compte de ses observations : « Je vais appeler le garde-manège, il le montera mieux que vous ». Eh bien, cet Ecuyer, ajoutait le Général RÉTHORÉ en me coulant un petit coup d'œil de coin, trois semaines après, il gagnait les Olympiades à Los-Angeles, et, plus tard, le Colonel DANLOUX lui confiait son cheval, auquel il tenait tant, pour le monter au Concours International de Vienne ».

Je ne garantis pas l'authenticité de la chose, car j'avoue que je ne me rappelais ce petit incident que pour le mettre sur le dos d'un autre Ecuyer. Je pense que le Général RÉTHORÉ y a mis une bonne petite pointe d'humour, et en tout cas, si cela est vrai, ce qui doit être puisqu'il le dit, j'étais tellement habitué à ce genre de saillies de la part du Colonel DANLOUX, que je m'en amusais, sans songer le moins du monde à m'en froisser, d'autant plus qu'il me traitait toujours en ami et en camarade, bien qu'il eût deux galons de plus que moi...

Mais tout cela ce n'était que des boutades, qui lui paraient comme des fusées, qu'on aurait eu bien mauvaise grâce à ne pas encaisser avec le sourire quand on le connaissait, et qui n'enlevaient rien à la gentillesse et à la générosité de son caractère.

Il avait horreur du papier, et son Adjoint, à qui il faisait toute confiance, avait souvent bien du mal à le dénicher, à l'heure du courrier ou du rapport, quand, sur son cheval *Fou du Prince*, il faisait inlassablement du piaffer, derrière une écurie, à l'autre extrémité du Chardonnet.

« Au moins, vous, vous avez le sourire », me dit-il un jour, quand après avoir couru après lui, le stylo à la main, je l'abordai pour lui faire signer des papiers en retard. Cette réflexion avait été motivée parce que, dans les mêmes circonstances, il arrivait qu'un envoyé du Colonel Commandant en second — sa bête noire — lui manifestât un peu d'humeur.

Il n'aimait pas non plus prendre la plume pour rédiger un rapport, mais il en donnait quelques éléments, sachant toujours très bien ce qu'il voulait, et il terminait en disant : « Vous arrangerez ça » ; il le retouchait ensuite soigneusement si c'était nécessaire. « J'ai la plume paresseuse » me disait-il dans une des nombreuses lettres qu'il m'adressa plus tard.

Il arriva même une fois la chose suivante : après les Jeux Olympiques de Los-Angeles, la Direction de la Cavalerie demanda au Général Commandant l'Ecole un article sur *Taine* et son cavalier pour le faire paraître dans « LE SPORT UNIVERSEL ILLUSTRÉ » ; quand le papier arriva à notre bureau, sans hésiter, le Colonel DANLOUX me dit : « Vous me préparerez ça pour demain matin ». Je brossai alors un petit tableau de mon cheval, mais naturellement je restai très discret sur son cavalier, je connaissais très bien ses défauts, mais beaucoup moins ses qualités, si toutefois il en avait.

Envoyée au Colonel Commandant en second, qui n'avait pas le Colonel DANLOUX en odeur de sainteté — toujours à cause de ces maudits papiers, et aussi de ses répliques souvent un peu rudes —, la note sur *Taine* nous fut immédiatement retournée pour être complétée au sujet du cavalier, avec la remarque que c'était évidemment moi qui l'avais faite.

Je la remaniai donc un peu, en y faisant apparaître mon nom, sans plus, et c'est ce petit tableau de *Taine* que les revues hippiques se sont ensuite repassé.

C'était aussi son adjoint qui composait les reprises publiques, et je peux bien dire qu'il ne prenait guère le temps de se les assimiler ; il me disait parfois en franchissant la porte du manège pour une présentation à de grands personnages : « LESAGE, vous connaissez bien la reprise ? J'ai tout oublié ». Alors, avant chaque mouvement, je lui soufflais discrètement celui qui était à exécuter, et s'il trouvait que je tardais un peu trop, il me glissait du coin des lèvres : « Et après ? ».

D'ailleurs, il arrivait souvent qu'entre Ecuyers nous nous repassions la chose pour éviter les bavures ; il en était de nous comme des acteurs qui, sur la scène, ne se privent pas d'échanger entre eux des propos sans que les spectateurs s'en aperçoivent.

DANLOUX était un homme du monde agréable ; dans les salons, il était toujours entouré de jeunesse qui s'amusait de ses réflexions et de ses vives réparties.

J'ai fait avec lui de nombreux déplacements à l'étranger dans lesquels il se laissait conduire comme par la main pour tout ce qui était de l'organisation pratique du voyage.

Ensemble, nous avons été admis dans des tribunes royales, nous avons été appelés à nous incliner devant des Rois et des Altesses Royales, à baiser des mains de charmantes Princesses, de Reines et même d'Impératrice ; c'était avec beaucoup d'élégance, de distinction et de courtoisie qu'il représentait la France.

Il était de règle à cette époque-là, quand on voulait honorer une Puissance étrangère, de lui envoyer, comme ambassadeurs, ou le corps de ballets de l'Opéra, ou le Cadre Noir...

Nous avions tellement l'habitude de mettre ou de voir mettre des notes aux concurrents dans les épreuves que nous nous amusions à en mettre à tout le monde ; nous trouvions que c'était plus simple que de formuler un jugement.

Ainsi, dans les soirées de gala d'Opéra auxquelles nous étions invités, nous en mettions non seulement aux acteurs, mais surtout aux danseuses. Leurs présentations n'ont-elles pas quelques rapports avec les reprises de dressage, dans lesquelles la souplesse du cheval, l'élégance du cavalier et l'harmonie des mouvements jouent aussi un rôle de premier plan, mais combien plus attrayantes, évidemment, sont celles des corps de ballets !! !...

Nous mettions donc des notes aux danseuses, et encore avec des coefficients, mais je m'empresse de dire tout de suite que cela n'allait jamais plus loin, même pas jusqu'à l'envoi d'un bouquet de fleurs à la meilleure étoile, ce qui n'eut certes pas manqué d'élégance ; je puis dire aussi — ce qui ne surprendra personne — que, à l'étranger, c'est à l'Opéra de Vienne que les cotes furent les plus élevées et les maxis les plus nombreux...

Tous les vendredis, à SAUMUR, le jour du changement de programme, il avait sa place retenue au Cinéma.

Il était très simple dans la vie courante, ainsi, un jour, ayant été arrêté devant le Manège des Ecuyers par un

petit garçon qui lui demandait : « Vous ne pourriez pas m'arranger mon lacet de soulier, parce qu'il est défait et que je ne peux pas l'arranger tout seul », très gentiment, au lieu de l'envoyer promener, il se baissa et refit très simplement la boucle du lacet.

Il aimait bien qu'on lui racontât tous les petits potins de la ville.

Et maintenant, sans doute, serait-il grand temps de parler du cavalier.

Doué d'un don pénétrant d'observation, praticien d'une habileté hors ligne, d'une compétence indiscutable, ayant une connaissance profonde de l'art équestre, il était un instructeur passionné, un animateur né, d'un dynamisme extraordinaire qui émanait de toute sa personne ; il suffisait qu'il entrât au Manège des Ecuyers pour en changer l'atmosphère.

De ses yeux noirs plissés il avait vite fait d'en faire le tour, et il ne manquait jamais de relever plus ou moins vertement ce qui n'allait pas à son gré, mais je dois à la vérité de dire que son attention se portait surtout sur ceux qui avaient l'heur de lui plaire, alors de ceux-là il s'occupait assidûment, avec acharnement même, et il ne négligeait rien pour les faire progresser, pas même les éclats de voix !...

Sa position à cheval était toujours de la plus grande correction ; il avait un grand buste qui lui donnait une belle prestance, une excellente assiette qui lui donnait toujours une très grande fixité de la main et une très grande puissance de jambes.

Celles-ci, très bien placées, maintenues toujours très près, avec le talon bas, lui permettaient d'agir avec une extrême précision. « Ne me blaguez pas pour la *puissance* de *jambes*, m'écrivait-il un jour, vous verrez quand vos mollets seront devenus durs comme du fer, comme cela ira mieux encore ! car un Ecuyer doit faire des progrès jusqu'à sa mort », et une autre fois : « Il faut avoir l'impression de tordre son cheval entre les jambes, tout en ayant le reste du corps décontracté, et... le sourire sur les lèvres !!! ». Evidemment, la manière forte n'était pas ma manière habituelle.

Très droit dans sa selle, ce qui ne nuisait en rien à sa souplesse qui était très grande, le Colonel DANLOUX

aimait à tenir sa cravache le petit bout en l'air, à l'instar des Ecuyers Cavalcadours de l'Ecole de Versailles avec leur grande badine. Il en touchait parfois la tête de son cheval pour la lui faire baisser et l'inciter à courir après son mors, quand c'était nécessaire.

Il avait une main très savante et, quoi qu'on en ait dit, une notion très exacte de la légèreté, telle que la comprennent nos anciens Maîtres de l'Ecole Française.

Ainsi, au début d'une longue lettre de conseils ne me disait-il pas : « Dans tout ce qui va suivre, je ne fais que m'appuyer sur le Général L'HOTTE. Ses « QUESTIONS EQUESTRES » sont, à l'heure actuelle, ce qu'il y a de mieux en ce qui concerne l'Equitation savante. Lisez-les et relisez-les le crayon à la main ». Ce en quoi j'étais parfaitement d'accord avec lui. Je me rappelle avoir fait naître un léger et discret sourire sur la figure de certains de mes Elèves, quand j'étais Ecuyer, en leur disant que si, un jour, ma bibliothèque était menacée par un incendie, les deux livres que je voudrais arracher les premiers aux flammes seraient les « QUESTIONS EQUESTRES » et « UN OFFICIER DE CAVALERIE ». Ils étaient introuvables à l'époque. Ces deux livres étaient mes livres de chevet depuis plus de vingt ans.

Mais que n'a-t-on pas fait dire au Colonel DANLOUX au sujet du « cheval tendu », expression dont il aimait se servir, et voici ce qu'il m'écrivait, en 1936, à la veille des Olympiades de Berlin, après un entretien avec le Général WATTEL :

« Il faudrait tout de même se mettre d'accord sur le terme *tendue* qu'on emploie au sujet de l'équitation dans la *légèreté*.

Beaucoup de gens pensent qu'un cheval tendu est celui qui tire sur ses rênes, alors que la tension du cheval, sorte d'état musculaire, est absolument indépendant des rênes.

Le cheval en liberté qui trotte comme un seigneur, la queue en l'air, n'est-il pas tendu ?

Quand il est monté, le cheval doit prendre l'appui que vous voulez bien lui faire prendre, et non pas prendre l'appui qu'il veut prendre lui, soit sur une rêne, soit sur les deux. Comme c'est difficile à faire comprendre aux Elèves !

Un cheval qui soutient son encolure et qui engage l'arrière-main est par cela même *léger*, et il est forcément *tendu* ; aussi vous pouvez le manier soit dans la descente complète (dans le vide, si vous voulez), soit en gardant un contact constant avec la bouche.

Je ne vois donc pas que ces deux manières soient incompatibles, et qu'il faille les opposer l'une à l'autre. »

L'esprit toujours en éveil pour la meilleure utilisation du cheval, il étudia de très près, avec le Capitaine LICART, qui était remarquable par son sens de l'observation et de la précision, le fonctionnement de la machine animale et le jeu des muscles. On les voyait, tous les deux, penchés sur le balcon extérieur du Manège LASALLE, étudier les mouvements ondulatoires de la colonne vertébrale aux différentes allures d'un cheval qu'ils faisaient passer sous eux à la verticale.

Le Colonel DANLOUX, qui n'était pas du tout, comme on aurait pu le croire, imbu de son savoir et de sa personne, était à l'affût de tout ce qui pouvait accroître ses connaissances dans toutes les disciplines de son art, et ceci pour mettre une petite note amusante dans cette étude :

Ceux qui étaient à SAUMUR en 1933 doivent bien se rappeler la venue d'un certain Monsieur qui se faisait appeler « Monsieur le Professeur... X... », à l'occasion d'une épreuve de dressage à laquelle il voulait participer. Il était un grand admirateur de BAUCHER, et se disait un fervent propagateur de sa méthode. Il pratiquait aussi l'équitation surannée d'autrefois, avec travail dans les piliers et tout ce que ceux-ci comportent.

Pour abriter ses quelque sept ou huit chevaux — qu'on n'avait pas voulu loger dans les écuries de l'Ecole pour des raisons d'asepsie —, il avait, à l'autre bout du Char-donnet, le long de la levée de la Loire, monté une grande tente ; on aurait dit un vrai petit cirque ambulante.

Le Colonel DANLOUX, qui pensait avoir peut-être un enseignement à glaner auprès de ce Monsieur, comme on en trouve parfois dans les livres même médiocres de ceux qui écrivent sur l'Equitation, s'attacha à assister à quelques-uns de ses exercices.

Je me rappelle, un jour, la patience avec laquelle, suite de son adjoint qui était moi et qui ne voulait pas manquer un tel spectacle, il assista, toutes portes fermées, dans le Manège MONTBRUN, à une de ses démonstrations.

Je ne dirai rien de plus sur la qualité de cette présentation, sinon qu'on se regardait de temps en temps tous les deux, en souriant seulement et discrètement des yeux, car il faut être charitable et indulgent pour les autres, si l'on veut qu'ils le soient pour soi-même...

Quand arriva le jour de l'épreuve de dressage, dans la carrière du Carrousel, avec un Jury régulièrement constitué dont je faisais partie, et que vint le tour de Monsieur X..., on le vit, à la joie de tous les spectateurs, entrer dans la carrière sur un cheval blanc à tous crins, coiffé extraordinairement d'un petit chapeau à trois cornes sur une perruque blanche, avec des cocardes qui lui tombaient dans le dos, une vieille selle de daim à la Française, des éperons qui n'en finissaient pas, et une longue badine à la main.

La première chose qu'il fit, quand il eut atteint le point milieu de la piste, ce fut de nous tourner le dos et de porter la main à son chapeau pour nous saluer, et j'entends encore le Colonel de LAISSARDIÈRE, qui servait de speaker, tonner dans le micro : « Mais non, Monsieur le Professeur, ce n'est pas de ce côté que se trouve le Jury, c'est de l'autre côté... » ; il avait cependant inventé un rétroviseur pour voir si tout se passait bien du côté de la croupe de son cheval, mais sans doute ne l'avait-il pas ce jour-là...

Inutile de dire que nous ne prîmes pas la peine de le noter, hésitant, par respect pour ses cheveux blancs, à le sonner pour mettre fin à cette pénible présentation qui tournait grandement au ridicule.

Les spectateurs, qui s'amusaient follement, ne lui ménagèrent tout de même pas les applaudissements en s'en gaussant naturellement. Quant à nous, nous nous levâmes très dignement pour répondre aux saluts répétés de son fameux chapeau à trois cornes.

Je pensais en moi-même à l'impression qu'avait dû faire Madame ISABELLE quand, il y a une centaine d'années, elle était venue à SAUMUR pour faire des démonstrations de la méthode BAUCHER et la faire adopter par l'Ecole, sur l'instigation d'un Ministre qui avait sans doute plus de considération pour ses charmes que pour ses talents équestres...

Le cheval de reprise du Colonel DANLOUX, *Fou du Prince*, était d'un beau modèle, compact et très bien

établi. D'une musculature très puissante il était d'une résistance à toute épreuve ; monté matin et soir, il piaffait inlassablement sur les pistes du Chardonnet et dans tous les coins de l'École, un piaffer pas très élevé, ni très bondissant, mais très régulier ; ses transitions du piaffer au passage étaient très bonnes, ses changements de pied à tous les temps impeccables, d'une précision extrême à la demande — il ne m'en a jamais manqué un seul pendant les deux ou trois semaines que je l'ai eu à ma disposition avant d'aller le monter à Vienne — ; son trot à extension était remarquable et faisait sensation.

Son encolure était cependant un peu trop massive, ce qui, ajouté à une certaine raideur naturelle et à des ganaches trop chargées était une source de difficultés pour la recherche de la légèreté, et son placer s'en ressentait.

Plus tard, le Colonel DANLOUX fut le premier à reconnaître ce défaut dans le placer, qui n'était d'ailleurs qu'une imperfection, en se frappant modestement la poitrine, comme on le verra plus loin — ce qui devrait bien servir d'exemple à beaucoup de cavaliers — et il s'attacha à le pallier ; il y parvint avec le plus grand succès, et ce fut une de ses dernières grandes joies à la fin de sa carrière de cavalier.

Après avoir quitté SAUMUR, il avait décidé de me faire présenter ce cheval au Concours International de Vienne (Autriche), en Octobre 1933, et il me l'avait envoyé quelques semaines avant pour que je puisse me familiariser avec lui, et pendant cette période de préparation et de mise au point il engagea avec moi, de Pontoise où il tenait garnison, une correspondance véritablement passionnante, qui le fait connaître sous un jour qui n'est pas celui du cavalier d'obstacle sous lequel il est plus généralement connu, mais sous celui d'un dresseur de très grande classe, doué de tous les dons subtils qu'il soit possible de désirer dans cette si délicate discipline du dressage en Haute-Ecole. Et puis après, en 1935 et 1936, ayant encore dans l'idée de me faire remonter à cheval aux Olympiades de Berlin de 1936, il continua à m'entretenir de ses progrès.

Pour bien situer le personnage, je vais continuer en émaillant ce texte de quelques extraits de ses lettres, qui devraient intéresser — et même amuser — les quelques anciens qui le liront et permettre à certains jeunes cavaliers, qui s'intéressent à l'Equitation Supérieure, d'en

tirer un enseignement ; en équitation, il suffit parfois d'un mot pour vous ouvrir des horizons non entrevus jusque là.

Afin de ne rien leur enlever de leur saveur, je n'ai rien retranché des termes quelquefois un peu crus de ses expressions qu'il appuyait d'une mimique non moins expressive de toute sa personne, elles éveilleront bien des souvenirs chez ceux qui l'on connu, mais cela ne veut pas dire qu'il n'avait pas un langage habituellement très châtié ; il était, au contraire, à part ces quelques petits coups d'envoi, toujours d'une politesse exquise, et avec moi, dans ses lettres, il se montrait toujours d'une très grande délicatesse.

En Juillet 1933 donc, avant ce Concours de Vienne, il m'écrivait de Pontoise :

« A moins que je ne me fasse des illusions, *Fou du Prince* a beaucoup changé depuis quelque temps, et en particulier depuis un mois — je reconnais maintenant qu'il était immontable pour la Reprise du Grand Palais —, mais je puis me tromper, et avant de décider quoi que ce soit, il faudrait que vous puissiez venir une journée à Pontoise pour l'essayer sous toutes les coutures, aux trois allures, et avec tous les mouvements de la reprise ».

Et, quelques jours après dans une autre lettre :

« C'est dommage que vous ne puissiez pas venir plus tôt monter *Fou du Prince*, pour vous rassurer d'abord, car je suis sûr que vous le trouverez BEAUCOUP plus facile, et ensuite parce que j'aurais pu me rendre compte de ce qui aurait un peu cloché, et j'aurais travaillé en conséquence. J'essaye néanmoins de le mettre à votre point, et je simplifie son clavier pour qu'il n'y ait pas d'erreur possible, ni de votre part, ni de la mienne.

Vous le trouverez certainement beaucoup plus en équilibre à TOUTES les allures. Rassurez-vous pour les pirouettes, il les fait maintenant très lentement, et je suis sûr que vous les réussirez du premier coup ; les changements de pied sont beaucoup plus lents aussi, même ses changements de pied au temps.

Quant à l'allongement du trot vous n'aurez plus aucune difficulté à l'obtenir. Je l'ai beaucoup travaillé au chambron et j'ai obtenu d'énormes progrès. J'ai trouvé aussi, à la porte du quartier, une superbe descente dont il fait son pain quotidien.

Je constate que j'ai été bien bête de chercher à lui apprendre un tas de mouvements avant qu'il ait acquis l'équilibre du cheval monté, j'aurais dû passer deux ans, s'il le fallait, pour le préparer, le dressage ensuite n'aurait été qu'un jeu, mais je n'avais pas assez compris à ce moment-là l'importance du relèvement de la base de l'encolure, qui est tout dans l'équilibre du cheval monté ; je me suis trop hypnotisé sur le ramener qui n'acquiert toute sa valeur qu'après le relèvement de la base. Évidemment, le cheval était difficile, parce que bien mal conformé, je m'en aperçois lorsque je monte le *Carabi* qui a l'air de se dresser tout seul ; lui aussi passe à la salle de police du chambon et je vous assure qu'il a changé d'allure. »

Parmi ses recommandations avant le déplacement de Vienne en voici une concernant le cheval « droit », dont chacun connaît l'importance :

« ...Recommandez au cavalier de manège qui va le soigner, de sangler le cheval toujours à *droite*, de le tenir du côté droit, etc... pour combattre l'inflexion à gauche.

De même, je lui donne toujours des morceaux de sucre à droite, quand je suis en selle, pour le récompenser quand il a bien fait, il y est très sensible. Si vous voulez être dans ses bonnes grâces vous ferez bien de continuer. Vous allez me trouver complètement idiot !!!

Comme vous le savez, je donne beaucoup de travail à mon cheval, je suis toute la journée dessus ; comme il mange comme un ogre et qu'il a un excellent tempérament cela n'a aucune importance.

Ici, je vais beaucoup sur les routes, à travers champs, sur des montées et sur des descentes ; hélas, à SAUMUR, il n'y a rien de tout cela, mais tâchez, en dehors de cette satanée reprise, de le travailler beaucoup à l'extérieur, au Breil, puisqu'il n'y a pas autre chose.....

...en voilà une giberne !!! vous allez dire que je suis devenu complètement gâteux et que je découvre l'équitation !..... »

Et enfin, un dernier conseil avant ce concours de Vienne pour lequel il se faisait tant de bile : « ...j'espère que vous pourrez encore le monter quelques jours avant l'épreuve, mais n'hésitez pas à le monter longtemps, avec des repos fréquents ; soyez ferme, énergique, mais ne vous fâchez surtout pas.

Ce serait un miracle, s'il vous faisait une reprise sans faute, cette fois-ci, mais comme vous le dites, il est capable de vous la faire un jour.

Mais non ! vous n'avez pas été un mauvais élève ! mais je suis heureux que mon cheval vous ait démontré la nécessité de la puissance de jambes, qui est la caractéristique de tous les Grands Ecuyers...

...Allons, je ne vous souhaite pas bonne chance, mais j'espère que tout se passera bien ; même s'il y a des fautes dans votre reprise, elle sera très honorable, j'en suis sûr. »

Après cela, il n'y avait plus, n'est-il pas vrai, qu'à s'en remettre aux mains de la Providence !

Il se trouva qu'Elle fit assez bien les choses, et que la reprise de *Fou du Prince* fut correcte et honorable, et pour ainsi dire sans faute ou tout au moins sans grosse faute, et il récolta le plus de points, avec la place de premier au classement des juges, mais..., car il y eût un « mais » — c'était déjà à la mode !

Avant la proclamation des résultats, alors que je venais de remonter à cheval pour la distribution des prix, le Général DECARPENTRY, qui présidait le Jury, vint me trouver et il me glissa confidentiellement dans l'oreille : « Vous êtes second ; vous étiez premier aux points et à l'addition des classements des juges, mais comme la jument *Mircza* a fait une reprise plus vivante que celle de *Fou du Prince* et que vous vous suiviez de très près avec le Tchéco-Slovaque, on a relevé ses notes de quelques points, et on l'a mis premier. Gardez cela pour vous ».

Je connaissais très bien la qualité de cette jument *Mircza* que j'avais déjà rencontrée à Pardubice en Tchéco-Slovaquie ; j'avais, après la mienne, assisté à sa reprise et, comme c'était aussi mon sentiment qu'elle avait été meilleure et plus séduisante que celle de mon cheval, je m'inclinai tout naturellement devant la décision des juges, mais, à la réflexion, contrarié de ce décalage pour le Colonel DANLOUX, je finis par penser que ce n'était pas régulier, et comme il me l'écrivit plus tard : « Si vraiment, il y a eu un remaniement des notes après le classement final, c'est inadmissible, il faudrait sauvegarder l'avenir, mais si c'est seulement un remaniement de notes après votre reprise, il n'y a rien à dire ».

A mon retour de Vienne, me conformant au désir manifesté par le Général DECARPENTRY, je ne lui en avais

rien dit, mais quinze jours après, je ne sais par quel canal — car les choses désagréables font toujours leur chemin là où il ne faut pas —, ayant eu vent de la chose, le Colonel DANLOUX insista auprès de moi pour savoir la vérité : « ...il n'y a que moi qui ne sais pas au juste ce qui s'est passé » et quelques jours après, ayant fini par avoir quelques précisions : « DECARPENTRY vous a demandé de n'en rien dire à VIENNE, et vous avez tenu votre promesse, il faut être sport et s'incliner, mais ce n'est pas un secret d'Etat ! entre nous. Tout ce que je puis vous dire, c'est que si j'avais été juge, je n'aurais pas cédé mes notes personnelles, laissant toute la responsabilité au Président du Jury. Un Jury qui revient sur sa décision se discrédite ».

Actuellement, je crois que ce remaniement final de notes n'est plus possible, car ayant assisté, il y a quelques années à un concours international de dressage à Bagatelle, j'ai entendu proclamer le total des notes des concurrents après *chacune* des présentations.

Au retour de ce déplacement de Vienne, nombreux furent encore les échanges de notre correspondance, et voici ce qu'il m'écrivait peu de temps après : « ...rassurez-vous, vous n'avez pas abîmé *Fou du Prince* !!! Il a fait, au contraire, de gros progrès depuis son retour ; je l'ai repris sérieusement dans l'obéissance aux jambes, et il a beaucoup gagné dans la flexibilité du bout de devant, d'où une impulsion bien meilleure. Je l'ai enfin ! confortable au trot assis, et ses allongements se font sans douleur.

Il est transformé aussi dans ses appuyers au trot dans lesquels il commence à glisser comme une ombre...

...Au point de vue de la symétrie, mes sensations commencent à être égales des deux côtés, et ceci est une véritable jouissance de tendre ainsi vers le cheval qu'on appelle « droit ».

Quelques semaines plus tard, il revenait encore sur la transformation qui s'opérait chez son cheval et sur ce que j'ai déjà dit de son placer :

« ...Vous le trouveriez bien changé, et, si vous l'aviez eu comme cela, vous l'auriez trouvé beaucoup plus montable ! Ce qui prouve que le temps est un grand facteur pour les chevaux mal fichus. La grosse difficulté de ce

cheval a surtout été l'épaisseur de sa cravate ; maintenant qu'il a gagné un cran de plus dans son ramener de la tête sur l'encolure, je puis l'avoir plus fier d'attitude. Il aura ainsi moins l'air d'un veau ».

Si un jour, parmi les jeunes qui liront ces lignes, il en est qui veulent choisir un cheval de compétition pour les épreuves de dressage, et qui veulent le pousser un peu loin, il leur faut absolument rechercher une attache de tête qui soit assez fine pour permettre d'obtenir facilement un bon placer, et rechercher aussi une encolure haut greffée.

Il est indispensable également de rechercher trois bonnes allures, un bon pas, un bon trot et un galop coulant, alors que souvent on se laisse tenter par un joli modèle auquel il en manque une. Les juges ne sont pàs dupes, ils se laissent beaucoup moins que les spectateurs, séduire par l'élégance du sujet.

« Si jamais, m'écrivit un peu plus tard le Colonel DANLOUX, je dresse un nouveau cheval, soyez certain que je ne prendrai qu'un très bon cheval, symétrique, allant tout seul. Des *Fou du Prince* ! je n'en veux plus ; il y a cinq ans que je travaille cet animal-là, et je cours encore après la symétrie parfaite. »

A quelque temps de là, le Colonel BOURCIER, ancien Ecuyer en Chef à l'Ecole de Guerre, lui fit faire la connaissance de M. DESURMONT, un vieux BAUCHÉRISTE de 80 ans, qu'il écoutait très modestement, comme un bon et simple élève.

Avec lui il se mit à la recherche d'une plus grande légèreté et d'un meilleur placer par le redressement de la base de l'encolure, et aussi d'une plus grande souplesse générale ; c'est alors qu'il m'écrivit avoir « découvert la finesse du fameux effet d'ensemble sur l'éperon », chose que cependant je ne saurais recommander à tous les cavaliers, et qui demande infiniment de tact, en raison de l'opposition complète que se font les jambes et la main, les forces impulsives du cheval restant complètement emprisonnées entre celles-ci.

C'était bien l'avis du Général DECARPENTRY qui recommandait une très grande prudence à ce sujet et ne réservait cet effet qu'aux cavaliers très expérimentés. Le Colonel DANLOUX pouvait évidemment se permettre de l'employer...

Voulant me faire remonter son cheval au Concours International de Berlin en 1934, il m'écrit :

« Rassurez-vous pour *Fou du Prince*, c'est vous qui déciderez vous-même, vous ne le monterez que s'il est digne de vous. Je reconnais combien il était mauvais autrefois, avec son encolure affaissée et son air résigné. S'il n'avait pas une attitude bien meilleure maintenant et des allures beaucoup plus aisées, je ne vous en parlerais même pas, mais au point de vue format, il a tout de même 1 m 67, et il fait, je pense, plus grand cheval que le petit alezan de DECARPENTRY, un nain à côté de *Taine*. Je n'aurais jamais, pour ma part, osé vous proposer de vous exhiber sur un aussi petit cheval. Il est vrai qu'il a une très bonne attitude du bout de devant, mais cela ne compense pas tout à fait, et puis surtout, cela lui fait parfois creuser le dos-rein et éloigner ses postérieurs. Enfin, vous jugerez vous-même, il est possible que j'aie la berlue ».

Ce petit cheval auquel il fait allusion était un cheval que le Général DECARPENTRY avait emmené de SAUMUR, quand il avait été nommé au Commandement de la Brigade de Cavalerie de Melun. Il m'avait invité à venir le monter, dans ce même manège de Melun où j'avais fait mes débuts, en 1909, comme Sous-Lieutenant, à la suite de quoi il voulait me le faire présenter aux Jeux Olympiques de Berlin ; mais cela ne fut pas réalisé, car nommé entre temps Ecuyer en Chef, je n'ai plus voulu prendre part à des concours de dressage.

Et maintenant, pour en terminer avec tout ce qui a trait à la question du dressage et à ce cher *Fou du Prince*, voici encore quelques extraits de lettres du Colonel DAN-LOUX, ce sera bien plus vivant que ma modeste prose. De ses lettres, j'en ai, comme cela plus d'une quarantaine de grandes pages de « pattes de mouches » comme il disait.

Ces extraits montreront encore le degré de sa modestie, et combien est vraie cette réflexion du Général L'HOTTE : « Le talent chez le cavalier et l'exécution chez le cheval sont indéfiniment perfectibles », et cette autre : « Celui qui croit avoir atteint les derniers sommets de l'art donne par cela même la mesure de sa médiocrité ».

De Pontoise, en Mai 1934, cette simple phrase au cours d'une de ses lettres « ...La visite de BOURCIER et ses justes critiques m'ont été précieuses, on ne peut pas travailler tout seul... ».

Et en Décembre 1934, alors que j'étais au 7^e Chasseurs à Evreux : « ...Quel dommage que vous ne soyez pas à Pontoise, nous aurions fait du bon travail ! M. DESURMONT est venu deux fois ici, amené par BOURCIER, c'est vraiment un as, il a l'œil, rien ne lui échappe. J'ai travaillé d'après ses indications, et il a bien voulu, la deuxième fois, trouver mon cheval transformé. Je suis sûr que vous ne le reconnaîtrez pas. *Fou du Prince* commence, enfin ! à être léger et souple ! quel miracle ! Il est vraiment loin du bout de bois que vous avez monté à Vienne. Il tend à être tout à fait symétrique et j'en éprouve un véritable bien-être. Quand viendrez-vous le monter ? ».

En Décembre 1934, le Général WATTEL, qui était chargé de l'ensemble de la préparation des Olympiades de Berlin, lui avait confié la partie dressage : « J'en suis enchanté, m'écrit-il, car j'ai toujours le virus, et je n'ai jamais tant travaillé la Haute-Ecole que depuis que j'ai quitté SAUMUR ».

Il y eut parfois alors, à ce moment-là, de sérieux grincements de dents, quand il s'agissait, comme d'ailleurs dans les autres disciplines, de mettre le meilleur cavalier sur le meilleur cheval. « Il va falloir se décider avec WATTEL à trouver les cavaliers idoines, nous allons travailler sérieusement la question » m'écrit-il.

Il y a en effet des cavaliers qui arrivent à un certain degré de dressage avec leurs chevaux, mais qui sont incapables de les parfaire et de leur donner le petit coup de pouce final — et qui ne veulent pas en convenir — qui leur permettra de gagner, ou qui sont simplement incapables, même si leur cheval est bien, de le faire figurer en tête, en particulier dans les épreuves internationales, et cela en raison de cette ambiance de nervosité qui y règne parmi les concurrents, et même parmi les spectateurs, et qui leur donne le trac bien connu qui leur enlève une partie de leurs moyens. Il est indispensable, ces jours-là, d'être maître de ses nerfs.

Mais quel drame, quand il s'agissait de demander son cheval à un cavalier pour le faire mettre au point par un autre, comme en témoigne cette lettre qu'il m'écrivait au début de Janvier 1936 :

« J'avais déniché un cheval splendide Olympique, que monte ce déplorable X... Je l'ai monté pendant une heure

et j'ai trouvé dans ce superbe animal des ressources splendides que son cavalier n'exploite absolument pas. Aussi, j'avais dit à WATTEL de le demander à son propriétaire, le Colonel Y..., qui ne le monte jamais ; mais il fallait bien écrire aussi à X... pour lui faire avaler la pilule. Ce dernier m'a répondu qu'il ne se sacrifiait pas à la « gloire générale »...

Qu'il reste donc dans sa crotte, mais c'est dommage, moi qui cherchais un « cheval », comme DIOGÈNE, j'en avais trouvé un, un véritable seigneur olympique !!! Je vous l'aurais envoyé à SAUMUR pour le mettre au point, et j'estimais qu'on avait le temps de l'ajuster d'ici les Olympiades. Mais tant pis, ce n'était qu'un rêve !!! »

Pontoise, le 3 Janvier 1936.

« Je remonte *Fou du Prince*, qui est à Paris chez BOURCIER qui me le soigne très bien. Il a fait de remarquables progrès, grâce à DESURMONT qui m'a fait toucher du doigt bien des erreurs de ma part. Ses allures ont bien changé ; vous ne pilerez plus au trot quand vous le remonterez et j'espère que vous trouverez une grande différence avec la barre de fer que je m'excuse de vous avoir fait monter à Vienne !... »

Pontoise, le 9 Mai 1936.

« ...ceci dit, je BAUCHÉRISE de plus en plus, j'ai repris deux leçons de DESURMONT, et j'avoue que mon cheval a progressé sérieusement, c'est curieux comme un progrès peut se déclencher tout d'un coup, comme une dent qu'on arrache ! J'ai marqué le jour où mon cheval a fini par tenir tout seul ; il a mis le temps le sale animal !

Je le travaille sur la piste du Champ de Mars, devant les boniches et les enfants comme public. Ce matin, il m'a fait vraiment plaisir, il m'obéissait comme si je le poussais avec la main ; il m'a fait des variations de passage et de piaffer vraiment jouissantes, et je me suis cru LOUIS XIV sur sa statue dans un galop sur place et léger !!! »

Et enfin, cinq mois avant les Olympiades de Berlin :

« ...il nous faut ciseler tous les détails de cette diabolique reprise, et surtout *en nous emparant de toutes les forces du cheval*, pour espérer briller dans la compétition du mois d'Août ».

J'en ai terminé avec la partie dressage, et nous allons passer maintenant à celle où le Colonel DANLOUX apparaît comme un véritable Chef d'Ecole.

Son attention, à SAUMUR, ne se porta pas seulement sur la question du dressage, il y était venu avec l'idée bien arrêtée de vulgariser la monte à l'italienne sur les obstacles déjà pratiquée par les grands cracks des concours hippiques, les de LAISSARDIÈRES, BIZARD, CLAVE, GUDIN de VALLERIN, les CAVAILLÉ, du BREUIL, de BROTHONNE, de MAUPEOU et combien d'autres...

Le très intéressant travail de SÉVY, qu'il avait étudié avec le Capitaine de VERNEJOU, sur les nombreux gestes du saut, avait été pour lui comme un trait de lumière.

Je ne vais tout de même pas jusqu'à dire que ce fut pour lui, comme pour le Colonel BLACQUE-BELAIR, « la grande clarté tombant un jour sur le chemin de Damas », quand, dans le livre de Gustave LE BON : « *L'Équitation actuelle et ses Principes* », il prit connaissance des quelques lignes concernant l'application des lois de l'association et du langage conventionnel qui en découle, et pourtant le Colonel BLACQUE-BELAIR avait personnellement connu le Général L'HOTTE pour lequel cette théorie était loin d'être nouvelle. Il est vrai qu'à ce moment-là il n'était qu'un simple Lieutenant d'Instruction.

Avant de parler de cette monte qu'on devait appeler « La monte DANLOUX », je pense qu'il serait bon de faire un retour en arrière sur la manière qu'on avait de sauter avant et tout de suite après la guerre de 14-18.

Je ne vais pas décrire en détails ce que représentait une classe de recrues au moment de la leçon du saut ; ce n'était assurément pas très joli à voir, « Assis... assis..., le corps en arrière... », clamaient les Officiers Instructeurs. Mais dans tout cela, que devenait la force d'inertie ? Eh bien, elle n'abandonnait à coup sûr aucun de ses droits, et tous ses effets apparaissaient dans tout leur éclat, on ne comptait pas les chutes, ni les chevaux rétifs.

Je dois dire, tout de même, sans vouloir nous donner de gants, que comme Sous-Lieutenants en 1909, au 18^e Dragons, avec deux de mes camarades frais émoulus de SAUMUR, nous sentions confusément ce qui n'allait pas.

Nous nous efforcions d'y parer, et les anciens ouvraient des yeux tout ronds quand, bouleversant les vieilles méthodes, nous apprenions à nos cavaliers, pour éviter le rejet du corps en arrière et tout ce qui s'ensuit, à

incliner le buste en avant en prenant une poignée de crins ou le bord antérieur de la couverture. Les Capitaines-Commandants nous laissaient faire en voyant les résultats.

Dans mon Escadron comptait le Lieutenant GAUTHIER, un grand crack du moment, qui déjà pratiquait fort bien la monte à l'italienne, avec des étriers qui nous paraissaient exagérément courts ; nous suivions cette monte à Paris avec un intérêt très vif. C'était aussi l'époque du fameux Capitaine CROUSSE, qui enthousiasmait les foules et me faisait l'honneur de barrer mes chevaux le matin des épreuves au Grand Palais, mais ce qui n'était pas courant, c'était le maintien de cet équilibre sur les étriers, sur lequel le Colonel devait tant insister.

Autrefois donc, on ne recherchait qu'une seule chose, se lier à son cheval en s'évertuant à ne pas quitter le fond de sa selle ; il était recommandé, ou plutôt exigé d'aborder les obstacles complètement assis, et, sous l'effet de la force d'inertie au moment de la détente des jarrets, de se laisser aller carrément en arrière.

Il fallait alors s'ingénier à laisser filer les rênes dans les doigts jusqu'à leur extrémité pour ne pas offenser la bouche de son cheval, et laisser toute sa liberté à l'encolure, mais, chez nombre de cavaliers, surtout chez les débutants, les doigts ne s'ouvraient pas assez vite pour laisser couler les rênes, et la liberté du cheval pour sauter se trouvait gravement compromise, et nombreux étaient les chevaux qui devenaient rétifs sur l'obstacle.

Les cavaliers dont les doigts restaient contractés sur les rênes étaient littéralement arrachés par elles de leur selle. Quant aux jambes, les étriers chaussés à fond, la pointe des pieds plus basse que le talon, elles filaient en avant.

Une fois de l'autre côté de l'obstacle, à condition que cheval et cavalier y soient arrivés en même temps tous les deux..., il fallait remédier à tout cela pour retrouver son équilibre et faire retrouver le sien à sa malheureuse monture. C'était une véritable acrobatie que de bien sauter dans ces conditions-là.

Or, ce n'est pas seulement se lier à son cheval qui est à rechercher, ce qui importe, c'est de se lier le plus possible à « *son mouvement* » en s'efforçant d'atténuer les réactions de notre poids et de notre inertie sur lui. Comment y arriver ? Au fond, rien n'est plus simple — en parole

du moins —, c'est tout simplement en faisant jouer les angles amortisseurs que le Créateur a bien voulu nous donner, sans doute pas dans ce but, car je ne sache pas qu'ADAM et EVE aient jamais mis le pied à l'étrier.

Ces angles amortisseurs ? Ils sont au nombre de trois : celui du pied avec la cheville, celui de la jambe avec la cuisse, et enfin celui du buste avec la cuisse, et il a fallu que, depuis les Numides, bien des siècles s'écoulaient pour s'apercevoir que nous avions ces merveilleux ressorts à notre disposition, de même qu'il a fallu à peu près le même temps pour trouver le moyen de se servir convenablement des étriers, afin d'éviter les réactions du trot contre lesquelles les piqueux, qui menaient les carrosses, les diligences ou les fameuses mareyeuses, n'avaient trouvé qu'un palliatif, celui de mettre leur cheval au galop.

Nos grands champions, Claude KILLY et Marielle GOITCHELL, quand, à 100 kilomètres à l'heure, ils dévalent les pistes de skis et en franchissent les bosses, ne font pas autre chose que de jouer de ces bienheureux angles articulaires qui, par leur harmonieux fléchissement, leur permettent d'absorber les réactions provoquées par celles-ci, de garder leur équilibre, et ainsi de ne pas perdre les quelques dixièmes de seconde nécessaires pour gagner ; tout leur secret est là, et c'est tout cela que le Colonel DANLOUX a voulu mettre en lumière.

Ce sont les cavaliers italiens, avec les CAPRILLI, ALVISI et quelques autres, qui furent les premiers à travailler sérieusement la question de la technique du saut à Tor Di Quinto, puis quelques-uns de nos cavaliers civils et militaires les suivirent avant la guerre de 1914-1918, dont entre autres, Henry de ROYER, RICARD, LECLERC, le Commandant HORMENT, les Lieutenants GAUTHIER et de LAISSARDIÈRES, et puis plus tard ce fut le tour des cracks que j'ai nommés tout à l'heure, et le mérite incontestable du Colonel DANLOUX fut, grâce à sa ténacité, son opiniâtreté et son esprit combatif d'adapter et de faire adopter cette monte sur les obstacles courants par tous les cavaliers.

Mais on ne peut imaginer maintenant ce qu'on a pu lui faire dire à ce moment-là ; les bruits les plus fantaisistes couraient partout au sujet de l'application de cette monte ; ce fut un tollé presque général qui s'éleva de la

part des vieux cavaliers, les jeunes, naturellement, donnaient à plein dans le mouvement, souvent d'ailleurs avec maladresse ; on en discutait âprement dans les Régiments :

Avoir le genou adhérent à la selle ? Plus question, on devait pouvoir passer le poing entre celle-ci et celui-là ; avec le bas de la jambe ? il fallait se raccrocher à son cheval en mettant les pieds complètement en travers ; les étriers chaussés au tiers du pied ? une autre ineptie, impossible de les garder dans ces conditions-là ; les fesses ? plus question de les poser sur la selle ; le corps en avant ? Mais c'est le panache assuré à la moindre faute, etc... alors que tout simplement la nouvelle manière de monter dont il se faisait l'apôtre consistait en ceci :

Avoir un appui constant sur l'étrier, avec le talon bas,
Une tension constante aussi du mollet,
Une jambe fixe avec le genou libre,
L'assiette en avant, ainsi que la ceinture,

Et enfin, la tête maintenue toujours très droite, le regard fixé au-delà de l'obstacle, et tout cela en se liant au mouvement du cheval, le cavalier maintenant son centre de gravité toujours sensiblement sur la verticale de l'étrier, le buste prenant des inclinaisons plus ou moins prononcées suivant le jeu des gestes du cheval.

C'est cela qu'enseignaient, au cours de perfectionnement de SAUMUR, sous la direction du Colonel DANLOUX, les remarquables instructeurs qu'étaient les Capitaines de VERNEJOUL et LAFFARGUE, et que tous les Ecuyers s'efforçaient d'apprendre à leur élèves.

La mise en application de cette méthode ne se fit donc pas sans heurts, d'autant plus que les opposants, vieux jeu, n'étaient pas des moindres, depuis les Généraux de l'Inspection et de la Direction de la Cavalerie, jusqu'au Général commandant l'Ecole lui-même.

Cette prévention contre cette monte ne rappelle-t-elle pas celle qui existait autrefois dans la Cavalerie, surtout dans les grades élevés, contre le « trot à l'anglaise » ou « trot enlevé » du temps du Général L'HOTTE, et contre laquelle celui-ci eut tant de mal à lutter pour faire admettre cette manière d'éviter les réactions du cheval. J'ai connu, à Provins, en 1904, un Colonel et un Capitaine qui trottaient encore « à la Française ».

Il est vrai de dire qu'au début, comme en toute période d'évolution, il y eut bien un peu de flottement dans la mise au point de la méthode qui demandait une certaine préparation à laquelle beaucoup ne se pliaient pas, comme par exemple, apprendre à trotter et à galoper bien en équilibre, en prenant appui avec souplesse sur ses étriers, les ischions effleurant la selle et en faisant bien jouer tous les angles amortisseurs.

Nous n'en étions plus à l'époque où, avec des écrivains très longues, l'étrier n'était guère qu'un ornement du pied toujours prêt à s'échapper.

Les rapports du Colonel DANLOUX avec le Commandement de l'Ecole, qui étaient parfois tendus, ne manquèrent pas de l'être à cette occasion, ce qui n'était pas nouveau dans les annales de l'Ecole, et précisément en matière de divergences de vues en équitation. Ceux qui ont lu le livre remarquable, si plein d'intérêt du Général L'HOTTE « *Un Officier de Cavalerie* », le savent, et voici un petit incident qui se passa à SAUMUR en 1933.

Le Général commandant l'Ecole, qui commençait à avoir les oreilles rebattues de tout ce qu'il entendait dire autour de lui et en haut lieu de cette nouvelle orientation que donnait le Colonel DANLOUX à la manière de sauter, et peut-être même à la suite d'une note de la Direction de la Cavalerie lui demandant son avis, lui donna un jour l'ordre de réunir tous les Ecuyers au manège avec un groupe d'une douzaine d'E.O.R., puis suivit du Colonel commandant en second qui, en la circonstance comme en beaucoup d'autres, était son mauvais génie, il se présenta à la porte du manège : « Veuillez, dit-il à DANLOUX, faire donner la leçon de saut à ces Elèves par un de vos Ecuyers ».

Ce fut le Lieutenant JALENQUES de LABAU qui en fut chargé à une des extrémités du manège, tandis que les Ecuyers tournaient en rond à l'autre extrémité.

Je ne me rappelle plus ce qui en est résulté, ni ce que le Général a dit à la fin au Colonel DANLOUX, mais je n'ai pas besoin de dire que tout le monde était plus ou moins contracté, à commencer par celui-ci et que cela se voyait nettement sur sa figure.

Toujours est-il que nous continuâmes à sauter comme nous sautions avant cette démonstration.

Une autre fois, cela se passa en l'absence du Colonel DANLOUX, alors qu'il suivait un cours de plusieurs semaines à Versailles. Pour obliger les chevaux à s'engager naturellement il avait, avec son esprit inventif, imaginé de faire creuser devant les écuries du Manège, dans le sable du Chardonnet, un grand trou dans lequel on accédait par des plans inclinés.

Or un beau matin, je fus, comme remplaçant de l'Ecuyer en Chef, convoqué par le Général, toujours suite de son Colonel commandant en second, devant ce fameux trou. Ils avaient l'air furieux tous les deux, et sous prétexte que celui-ci, par lequel pouvaient se précipiter les eaux de la Loire était un danger public, je reçus l'ordre de le faire combler sur-le-champ, sans même attendre son retour.

En tout cas, quelles que furent les difficultés que le Colonel DANLOUX eut à surmonter pour, contre vents et marées, faire valoir son point de vue, une de ses plus belles récompenses fut, en 1933, quand il arriva au terme de son temps d'Ecuyer en Chef, la photographie de la Brigade des Sous-Lieutenants du Capitaine RÉTHORÉ, l'un de ses Ecuyers, représentant le franchissement d'un oppendich à Verrie, et sur laquelle ceux-ci se présentaient tous dans le style de saut qu'il préconisait.

« Qui a vu l'un, a vu l'autre », a mis le Commandant J. de SALINS sous cette belle photo qui figure dans son livre « *L'épaule en dedans* ».

Et pour terminer cette question du saut, voici ce que le 1^{er} Janvier 1937 il m'écrivait :

« Je reviens de Pau où j'ai été invité par X..., le Maître d'Equipage, j'y ai suivi trois chasses, tambour battant, le c... en l'air, et je n'avais aucun entraînement. Il y a des miracles ! Quelle ambiance là-bas ; le Maître d'Equipage, 78 ans ! galope et saute comme un Sous-Lieutenant, les amazones aussi, un culot formidable.

Il a fallu que je monte — en dehors des chasses — un tas de chevaux, au manège ou dehors à l'exercice, je me demande encore comment j'ai tenu le coup ! Je me suis remis rapidement à l'obstacle, et puis après quelques tâtonnements j'ai retrouvé le point et ai pu passer comme une fleur les beaux talus de là-bas.

Inutile de vous dire que X... m'a fait monter ses chevaux personnels, c'est-à-dire les meilleurs, d'une adresse déconcertante. Ce qu'il y a de crevant, c'est que X... ne jure plus que par la monte de SAUMUR !!! Il essaye de ne plus chausser ses étriers et galope en équilibre au-dessus de ses pieds ; il n'est plus question d'ischion !!! ni de fond de selle !!!

Quelle revanche pour moi, vis-à-vis du triple imbécile Y... qui me disait toujours : « Vous ne monteriez pas comme cela sur les gros talus de Pau !!! — Espèce d'idiot.

Je me réjouis aussi de la g... que fera Z... quand je lui raconterai tout cela, lui qui, il y a quelques années, est venu à Pau pour leur apprendre comment il fallait sauter.

On reparle encore de son exhibition où il a été complètement ridicule ».

Cette manière de monter s'est maintenant acclimatée partout, et la selle dite « DANLOUX » qui la facilite dans une certaine mesure, et qu'il avait mise au point avec l'excellent Maître Sellier qu'était M. JEANNIN, se trouve chez tous les bons selliers du monde.

Mais il ne suffit pas, pour bien sauter d'acquérir une selle DANLOUX, car le sentiment de ce qui se passe sous soi pour amener naturellement son cheval, bien avant l'obstacle, à prendre au mieux sa battue de saut, sans intervention brutale et voyante de son cavalier, et qui permet de le contrôler à chaque instant, ne se débite pas chez les selliers en même temps que cette fameuse selle... — heureusement !

Voilà à peu près tout ce que je peux dire du Colonel DANLOUX, auquel me liait un respectueux et affectueux attachement et à qui je garde une très profonde reconnaissance pour tout ce qu'il a été pour moi, et ce que je lui dois, considérant comme un grand bienfait d'avoir été admis à pénétrer dans l'intimité d'un aussi grand Maître et d'une si attachante personnalité, doublé d'un Chef doué de qualités vraiment exceptionnelles à tous les points de vue.

Qu'advint-il de lui en 1939 et 1940 ? Je sais seulement qu'il fut l'Adjoint de son inséparable ami, le Général WATTEL, qui était à la tête des Remontes, et qu'il se retira aux Tourelles à Radon, dans l'Orne.

Mon chagrin fut très grand quand, un peu après la Libération, j'appris les circonstances tragiques dans lesquelles il avait été enlevé à l'affection des siens, et avait trouvé une fin qu'un Officier de cette trempe et de cette haute valeur morale ne méritait certes pas.

Si, à la suite de ce portrait que j'en ai tracé, les jeunes cavaliers qui en auront connaissance gardent le souvenir du prestigieux Ecuyer qu'était le Colonel DANLOUX, mon but aura été atteint.



